vrages. C'est ouvrir l'entrée à tous les vices de la composition ; et l'on sait que l'imitation exagère tous ceux qu'elle copie. Mais ce n'est pas là le point dont il s'agit ; est-il du devoir d'un grand poëte de préférer la constitution tragique la plus [illegible]re à la plus touchante ? Doit-il se re[illegible] sage aux dépens de l'effet qu'il pourrait produire ? C'est ce que j'ai cru voir décidé dans l'éloge de M. de Voltaire, et ce que [illegible] susceptible d'être mis en question.

Venons aux applications.

Il paraît que M. de Voltaire [illegible]mme tout esprit sain et vrai, fut d'abord frappé de ce mérite éminent de la simplicité, de la correction dans la contexture d'une fable tragique. Athalie cependant et le Misantrope, ouvrages réguliers et parfaits, avoient obtenu plutôt le froid tribut de l'estime, que celui de l'enthousiasme et de l'admiration ; comme s'il en était, au théâtre, des pièces ainsi que des caractères, et que celles qui mêlent des imperfections à des beautés sublimes, eussent par excellence le droit d'intéresser. Malgré ces exemples effrayans, M. de Voltaire d'abord se fit une loi d'être simple, sage et correct dans ses plans. Ceux

VOYAGE
SENTIMENTAL
EN SUISSE.

Ae 157
0

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0003

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0004

Levant sa main droite vers le Ciel, il sembla m'indiquer le seul séjour exempt de peines et de tourmens . *Ch.. X.*

Binet. *Mariage.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0006

VOYAGE SENTIMENTAL EN SUISSE;

PAR C. HWASS, FILS.

« L'homme doit commencer par observer ses « semblables, et puis il observe les choses, s'il en « a le temps ».

J. J. ROUSSEAU.

A PARIS,

Chez DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais-Égalité, n.° 240.

AN VII.

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

L 191

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0008

AU LECTEUR.

C'EST avec une juste défiance de lui-même que l'auteur donne à l'impression ces faibles essais de sa plume. Composés pour l'amusement de quelques amis indulgens, ils ne seraient jamais sortis de ce cercle étroit, sans l'importunité des différentes personnes auxquelles l'auteur avait lu son manuscrit. Elles ont pensé que ce qui leur faisait plaisir, devait également plaire au public; et, se mettant à la place de ce juge sévère, elles ont donné leur approbation à ce qui ne mérite peut-être que son indifférence. Forcé de céder à de semblables instances, l'auteur a livré son manus-

crit, et, quoique très-reconnaissant du suffrage de ses amis, il est bien loin d'être rassuré, par leurs éloges, sur le succès de ce petit ouvrage.

Quoique l'auteur fût entraîné par des occupations d'un genre fort différent, il n'a pu vaincre le desir d'exprimer ce qu'il sentait, de peindre ce qu'il voyait. Il se croira trop bien récompensé, si quelques-uns de ces tableaux peuvent intéresser un instant le lecteur sensible; et s'il est trompé dans cette espérance, il aura la consolation de penser qu'en donnant peu de chose, du moins il n'a pas promis beaucoup.

Il est inutile d'alonger davantage cette préface. L'ouvrage réussira sans

autre introduction, s'il a quelque mérite; mais la plus éloquente apologie n'en imposerait pas sur ses défauts.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0012

A MADAME PRÉVOST,

NÉE AUXILION.

MADAME,

L'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, m'engage à vous faire le récit d'un petit voyage, entrepris dans un pays singulier par les phénomènes de la nature autant que par le caractère original des habitans de ses montagnes.

Je ne vous fatiguerai pas de détails longs et minutieux, tels

que doivent les faire ces voyageurs qui ne quittent leur patrie que pour voir des palais, des statues, des pierres entassées parmi des hommes, et des hommes végétans parmi des pierres. Presque toutes les villes se ressemblent, et leurs habitans ont presque tous la méme physionomie morale. Lorsqu'on est doué d'un cœur aussi sensible que le vôtre, la plus légère esquisse d'un site pittoresque fait sans doute plus de plaisir que la description de ces restes précieux, échappés à la fureur du temps.

Je passerai sur les évènemens ordinaires de ce voyage; ils ne sont pas dignes de vous amuser.

Quelques anecdotes qui me semblent peindre le cœur humain, occuperont sur-tout votre attention ; et j'ose espérer que ces tableaux ne vous seront pas indifférens.

Si le récit de ce voyage a le bonheur de vous plaire, je ne regretterai ni les fatigues qu'il m'a occasionnées, ni les dangers qu'il m'a fait courir.

C. Hwass, fils.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0016

VOYAGE SENTIMENTAL EN SUISSE.

CHAPITRE PREMIER.

Le vieux Tambour.

A QUELQUES lieues de Lyon nous arrêtâmes auprès d'un petit village pour changer de relais. Tandis que l'on dételait les chevaux, j'entrai dans la cuisine de l'auberge pour me rafraîchir. Un instant après, j'y vis entrer un vieux tambour de grenadiers, chargé d'un havre-sac, et appuyé sur un bâton noueux. Son visage noirci, ombragé de larges moustaches, avait je ne sais quel air de franchise et de bonté, qui m'intéressa dès la première vue. A peine fut-il entré, que tous les assis-

tans le reçurent en criant : *Voilà George, voilà le bon George-sans-Peur!* Le tambour, après avoir embrassé l'aubergiste, la cuisinière, le marmiton et le postillon, et bu un petit verre de brandevin à leur santé, jeta son havre-sac sur la table, et s'assit sur un baquet renversé qui se trouvait là par hasard. Les habitans de l'hôtellerie formèrent un cercle autour de lui, en lui demandant tous à-la-fois des nouvelles de son bataillon. Mes amis (à ce mot, tout le monde se tut pour l'écouter), mes amis, dit le vieux tambour, en étendant le bras et la main droite, et tenant son bâton de la main gauche; mes chers amis : l'aubergiste, la cuisinière, le marmiton, le postillon, firent une inclination de tête; le vieux tambour toucha légèrement son chapeau : Mes chers amis, reprit-il, je suis venu de l'armée pour remplir une commission, qui me donnerait un grand chagrin toute ma vie si je la négligeais; mais je l'exécuterai fidellement, dit le vieux tambour en frappant sur son havre-sac. Vous saurez que mon général (il ôta

son chapeau et le remit), vous saurez donc que mon général m'a accordé un congé de dix jours pour m'acquitter de ce devoir : alors le cercle se rapprocha davantage de lui pour mieux entendre. Le vieux tambour prit du tabac, toussa, releva sa moustache, et continua en ces termes : Vous connaissez Antoine, ce beau et brave jeune homme de notre village? Oui, nous le connaissons et nous l'aimons tous, répondirent l'aubergiste, la cuisinière, le marmiton et le postillon. Eh bien, dit le vieux tambour d'un ton pénétré, et après une légère pause ; eh bien, le pauvre Antoine est mort! Le pauvre Antoine est mort! s'écrièrent l'aubergiste, le marmiton, la cuisinière et le postillon. Il est mort, reprit le vieux soldat, en laissant tomber son bâton sur le carreau, et fixant les yeux dessus avec émotion ; il est mort. Un silence universel suivit cette exclamation. Mais il est mort en homme d'honneur, s'écria le tambour en se frappant la poitrine de la main droite et relevant son bâton de la main gauche ; il est mort en

homme d'honneur, reprit-il d'une voix plus élevée. Le pauvre garçon! il me semble encore le voir; cette pensée m'arrache le cœur. Le vieux grenadier passa son mouchoir sur son visage, et continua: Après la dernière bataille que nous gagnâmes sur les ennemis, je le trouvai couché sur la plaine, et blessé d'un coup mortel. Je courus à lui en l'embrassant: Courage, mon garçon, lui dis-je, ça ne sera rien. Il me regarda fixement, me serra la main, et me dit d'une voix faible: Mon ami, je n'ai que peu d'instans à vivre; rends-moi un dernier service, prends cette bague et cette lettre, et porte-les.... A ces mots, il expira. Le pauvre garçon! Moi, je portai la lettre à mon tambour-major, car je ne sais pas lire: le major m'en lut l'adresse. Cette lettre est pour Louise, la fille de Jean, le laboureur; cette jolie Louise, qu'il aimoit tant, et dont il était tant aimé aussi. Malheureuse fille, dit le vieux soldat en joignant ensemble les deux mains; malheureuse fille, elle en mourra! La consternation était peinte

sur toutes les figures. Voilà la lettre et voilà la bague, dit le bon militaire en les tirant de sa poche. Comment lui annoncer ce malheur, ajouta-t-il en laissant tomber les bras et pleurant comme un enfant. L'aubergiste pleurait, la cuisinière pleurait, le marmiton pleurait, tout le monde pleurait. Au même instant, le fouet du postillon se fit entendre à la porte, et annonça qu'il fallait partir. Je les quittai les larmes aux yeux, après avoir embrassé le vieux tambour, et pris congé de l'aubergiste, de la cuisinière et du marmiton. O Sterne, bon Sterne, que n'étais-tu là!

CHAPITRE II.

Genève.

Arrivé à Genève, je fus reçu par M. de B***, pour lequel j'avais des lettres de recommandation. Rien n'égale la bonté que cet homme estimable voulut bien avoir pour moi. M. de B*** m'offrit un appartement dans sa maison, ainsi que sa table, pour tout le temps de mon séjour à Genève. La famille de M. de B*** est composée du père, de la mère et de deux jeunes demoiselles, dont l'aînée n'a que dix-huit ans. Imaginez la taille la plus élégante, le maintien le plus noble, une figure, dont les traits réguliers, sans monotonie, forment l'assemblage de toutes les grâces; de grands yeux noirs, vifs, spirituels, pleins de l'expression la plus douce du sentiment, et vous n'aurez encore qu'une

esquisse imparfaite d'Emilie de B***. Je garderai dans le fond de mon cœur un constant souvenir de cette aimable famille ; la reconnaissance m'en fait un devoir, que l'amitié rend bien doux à remplir.

Le lac de Genève offre les sites les plus romantiques, sur-tout lorsque les derniers rayons d'un beau jour dorent le sommet des hautes montagnes qui l'environnent. Le calme de ses eaux argentées, cette chaîne majestueuse de monts chargés de forêts qui se prolonge dans le lointain ; la sérénité du ciel, les couleurs brillantes des nuages pourprés qui se balancent tranquillement dans les airs, et vont s'unir au sommet des rochers à moitié cachés dans l'ombre ; ces amphithéâtres naturels, chargés de maisons de plaisance, et couverts de cabanes de bergers et de chaumières de paysans qui répètent leur image dans les eaux du lac, dont les rivages sinueux se perdent en d'innombrables contours ; tous

ces paysages variés forment un tableau ravissant, qu'il est plus facile d'admirer que de décrire.

Enfin, le jour de mon départ approchait. Le professeur P*** ayant appris le but de mon voyage, proposa de m'accompagner. J'acceptai son offre; et, les préparatifs étant faits, nous quittâmes Genève. Nous allions à cheval, suivis chacun d'un domestique, et d'un paysan qui devait nous servir de guide au travers des montagnes escarpées que nous avions à franchir. Nous marchions tout le jour, et, la nuit, nous nous retirions dans quelque chaumière, située au milieu de ces rochers sauvages. Les habitans des montagnes sont en général riches et heureux; car leurs desirs sont bornés par leurs besoins, et la tranquilité de leur ame, l'air pur et salubre qu'ils respirent, leur donnent une vieillesse exempte d'infirmités, et prolongent leur carrière au-delà des bornes communes de la

vie. Le fond de leur caractère est une généreuse bienveillance; ils exercent avec plaisir l'hospitalité, et autant les habitans des vallées sont avares et malins, autant ceux-ci montrent de bonté et de désintéressement.

CHAPITRE III.

Le Paysan des montagnes.

UN soir, nous arrivâmes chez un habitant du haut pays. Il était assis à sa porte avec sa femme et ses enfans. Dès qu'il nous aperçut, il se leva, vint à nous, et, nous donnant la main : Etrangers, dit-il, soyez les bienvenus, je suis content de vous voir, entrez. Cet homme, vénérable par son âge et par sa longue barbe, avait un maintien plein d'une noble franchise, et de cette fierté de la vertu, bien différente d'un vain orgueil. Il était vêtu d'un costume montagnard, propre et uni; une veste verte, bordée de rouge; ses larges culottes de la même couleur, nouées avec des rubans, et un bonnet de poil de chèvre sur la tête. Nous entrâmes dans sa maison : elle était grande, commode, et bâtie en bois. Le paysan nous introduisit dans une salle,

où sa femme, ses enfans, au nombre de douze, et ses petits enfans, s'étaient assemblés pour nous recevoir. Des chaises antiques, quelques bancs, une grande et vieille armoire de chêne et une ancienne horloge, formaient l'ameublement de cette chambre. Bientôt le vieux paysan sortit, et donna des ordres pour notre souper et pour notre logement; quelques instans après, il rentra: Mes amis, nous dit le vieux paysan, en attendant que tout soit prêt, venez; si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais vous faire voir ma maison. Nous le suivîmes. Il nous mena d'abord dans la cour, d'où l'on découvrait tous les bâtimens qui formaient sa ferme et la maison qu'il habitait avec ses enfans. Un grand chien de basse-cour était couché devant sa loge, à droite de la porte d'entrée. Mon compagnon, effrayé de son énorme grosseur, témoigna quelque crainte, en voyant qu'il n'était pas attaché. Ne craignez rien, lui dit le vieux montagnard, *Pats* ne vous fera aucun mal; n'est-il pas vrai, *Pats*, dit-il en s'adressant au chien: le

chien remua la queue en signe d'amitié. Ici, dit le paysan, nous n'attachons jamais nos chiens, nous ne craignons pas les voleurs, jamais nos portes ne sont fermées, et, lorsque, dans les jours tristes et neigeux de l'hiver, le pauvre voyageur, transi de froid et mourant de faim, vient ici chercher un asyle, nous ne le renvoyons point, en lui disant: Qui es-tu? nous ne te connaissons pas; mais nous le recevons à notre table, et nous le réchauffons à notre poële; car tout homme dans le besoin est notre frère et notre ami.

A ces mots un rayon de plaisir brilla dans les yeux du vieillard, sans doute par le souvenir des bonnes actions dont sa vie avait été semée. Ensuite il nous mena dans son écurie. Six cheveaux bien tenus, bien nourris la composaient. Delà nous fûmes à l'étable à vaches, bâtiment peu éloigné de l'écurie; non loin de-là était l'étable à chèvres, et tout auprès la laiterie.

Quand nous eûmes tout examiné, nous retournâmes à la maison de maître, et le vieillard prenant les devans, nous fit monter un petit escalier qui conduisait à un étage élevé. Le premier objet qui frappa nos regards, fut un grand aigle des Alpes empaillé, et attaché à la porte par des clous. Quoique mort, son air terrible et menaçant inspirait encore de l'effroi : c'est dans cette chambre, dit le vieux paysan (en poussant le loquet de bois qui fermait la porte), c'est dans cette chambre que je conserve la dépouille des animaux sauvages que moi-même ou mes enfans avons tués à la chasse. En effet, nous vîmes en entrant tous les murs couverts de peaux d'ours, de chamois, de renards, de loups, et de quelques grands oiseaux de proie des montagnes. Le vieillard ne manquait pas, à chaque peau qu'il nous montrait, de raconter l'histoire de cette chasse, les périls que lui ou ses enfans avaient courus en attaquant les ours, et les ruses de ces animaux pour échapper au

chasseur, ou pour s'en venger. Cependant, en nous expliquant l'histoire de ces bêtes dangereuses, le vieux paysan avait passé devant une peau d'ours d'une grandeur prodigieuse, sans en faire mention. Je la lui montrai du doigt : Cette peau, lui dis-je, me paraît avoir appartenu à un animal très-fort, elle me semble plus grande que les autres. Le vieillard soupira, secoua la tête sans répondre, et un nuage de tristesse se répandit sur sa figure. Je fus étonné, mais sans lui faire de questions. En sortant de cette chambre, le bon montagnard nous conduisit dans une autre qui contenait son arsenal. Une vingtaine de fusils étaient posés contre le mur; une provision de poudre dans de petits barils recouverts de cuir, se trouvait rangée sur des tablettes; des gibecières et des carnassières pendaient à la muraille. Je pris un des fusils qui me semblait mieux fait que les autres, et quand je l'eus regardé, le vieillard me l'ôta des mains et l'examina avec attention. En observant le

vieux paysan, je vis une larme tomber sur la platine du fusil. Cette arme, lui dis-je, semble vous rappeler quelque affligeant souvenir. Oui, sans doute, répondit le vieux paysan; c'était le fusil de mon fils aîné : il fut tué à la chasse par ce même ours, dont la peau vous a paru si grande. Il avait blessé l'ours à mort, mais l'animal furieux eut encore assez de force pour revenir sur lui et l'étouffer. Quand j'arrivai sur la place, je les trouvai morts, l'un à côté de l'autre.

A peine achevait-il ces mots, que l'horloge de la salle d'en bas sonna neuf heures. Allons, mes amis, dit le vieillard, le souper vous attend; descendons. La tristesse répandue sur le front du vieux paysan, se dissipa peu-à-peu, et lorsque nous fûmes descendus, ses traits avaient repris leur sérénité ordinaire.

CHAPITRE IV.

Le Souper.

UNE longue table était dressée dans une salle basse. Le vieux paysan s'assit le premier au haut bout, dans un fauteuil élevé; ensuite il nous fit asseoir. M. P*** le plus âgé, à sa droite, et moi, à sa gauche. Ses enfans prirent place sur les côtés, et sa femme à l'autre bout de la table. Le plus grand silence regnait dans la salle. Alors le vieux paysan frappa sur la table avec le manche de son couteau. A ce signal une grande bible fut apportée. Le paysan mit ses lunettes, ouvrit la bible, et lut à haute voix, avec beaucoup de solemnité, quelques versets du livre de la sagesse : une courte prière suivit cette lecture, et le vieillard donnant un second coup sur la table avec son manche de couteau, on commença à souper. La table

était servie avec une certaine abondance rustique, et les plats très-bien apprêtés. Celui dont le montagnard tirait le plus de vanité, était un énorme jambon d'ours fumé, dont il nous servit de préférence, à mon compagnon et à moi. C'est un manger excellent, et que l'on réserve pour régaler les hôtes de distinction.

J'admirais l'ordre, le silence, la propreté qui se fesaient remarquer dans cette maison; et la figure vénérable du vieux paysan, entouré de sa nombreuse famille, dont il était aimé et respecté, me rappellait le temps des anciens patriarches. Lorsque tout le monde eut bien soupé, le vieillard donna un troisième coup de son manche de couteau, et la famille se leva de table. Ensuite il nous conduisit à nos chambres. Voilà vos chambres et vos lits, dit le vieux paysan; dormez bien. Il nous souhaita le bon soir, et se retira. Le lendemain de grand matin, nous nous préparâmes à partir. Le paysan nous

donna un excellent fromage. Il est fait du lait de mes chèvres, dit le vieillard ; emportez-le, et en le mangeant, souvenez-vous du vieux Jean Saxberg. Alors il fit apporter un grand bocal de verre sur une assiette de bois, le remplit de bierre jusqu'aux bords, et ôtant son bonnet d'une main, tandis qu'il tenait de l'autre le bocal : Mes amis, dit le vieux paysan, je bois à votre heureux voyage ; et il vuida le bocal d'un trait. Il le remplit de nouveau et nous le présenta : nous bûmes à sa santé ; après quoi je voulus lui offrir de l'argent : il le rejetta avec indignation. Allez, dit le vieux paysan, portez ce métal aux habitans des vallons, nous n'en avons que faire dans nos montagnes. Le travail et la chasse, voilà notre or ; le plaisir de faire du bien, voilà notre récompense. Homme généreux, lui répondis-je en l'embrassant, pardonnez si je ne vous ai pas mieux connu. C'est dans vos montagnes que viennent se réfugier les vertus, dont nous ne connaissons plus que le nom ; mais je

veux du moins que vous gardiez quelque chose pour vous souvenir de nous. Alors je lui donnai une grosse montre d'argent, de Genève, que j'avais sur moi. Le vieux paysan prit la montre, la regarda, jeta sur moi un coup-d'œil de satisfaction, et me serra la main sans parler. Que ce silence était éloquent! Enfin, nous montâmes à cheval, et quittâmes ce bon vieillard et sa famille, qui nous suivirent des yeux, tant qu'ils purent nous apercevoir.

CHAPITRE V.

Portrait du Professeur.

Vous êtes peut-être curieux de savoir quel homme est ce monsieur P*** qui m'accompagne dans mon voyage. Je vais vous faire son portrait en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

Le professeur P*** est un de ces hommes auxquels la nature semble avoir refusé un caractère. Apathique et froid, il ne voit que lui dans l'univers ; aucune passion généreuse n'a germé dans son cœur, et le seul sentiment qui l'attache à la vie, est la crainte de la mort. Le desir d'augmenter de quelques pages un mauvais traité de physique, a seul pu le déterminer à m'accompagner dans les montagnes, et à vaincre la terreur que lui inspire le moindre danger. Il est savant ; mais son savoir est un fatras indigeste d'éru-

dition, qui ne sert qu'à brouiller l'esprit, au lieu de l'éclairer. Quant à ses mœurs, il est rigidement honnête, et il serait aussi difficile de lui reprocher un vice que de lui trouver une vertu. Il est de moyenne taille, maigre et éfilé ; sa figure, sans être laide, porte l'empreinte de l'indifférence de son ame, et sa conversation, sage et mesurée, manque absolument de cet abandon de la confiance, qui en fait le charme principal. Il peut avoir quarante-cinq ans. Les scènes les plus frappantes sont pour lui sans aucun intérêt. Souvent, lorsque, du haut d'un rocher, je lui montrais avec enthousiasme les tableaux rians ou sublimes de la nature, la seule sensation qu'il éprouvait, était la crainte de tomber dans un précipice.

Un jour je voulus m'amuser à l'effrayer. Nous étions sur la cime d'un rocher qui pendait sur un abyme, d'où s'élevait une épaisse vapeur occasionnée par la chûte d'une immense cascade qui roulait avec fracas dans

le précipice. J'étais debout les yeux fixés sur cet imposant spectacle, et M. P*** à côté de moi, tenant un cristal qui occupait toute son attention. Il me vient une belle idée, lui dis-je, Quelle idée? répondit le professeur, en mettant son cristal dans sa poche. C'est de vous embrasser et de me précipiter avec vous dans le fond de cet abyme. La mort vous ôtera dans un instant le tourment de la craindre sans cesse, et me délivrera d'une existence que des chagrins toujours renaissans m'ont rendus insupportable. M. P*** tomba à mes genoux, et me supplia, les larmes aux yeux, d'épargner sa vie. Pour vous, dit-il, si vous voulez faire ce saut périlleux, je n'y trouve rien à redire; mais, au nom de dieu, ne m'entraînez pas! En parlant ainsi, le poltron tremblait et sanglotait de toutes ses forces. Mon ami, lui dis-je en riant, il n'est pas dans mes principes de forcer la volonté de personne: si quelque jour ce voyage vous plaît, nous pourrons le faire ensemble; car

je ne prétends pas aller seul dans un pays inconnu. Le professeur se releva, la terreur peinte sur le visage ; et depuis ce jour il se tint constamment à une respectueuse distance de ma personne.

CHAPITRE VI.

Les Alpes.

LORSQUE nous eûmes quitté le bon paysan et sa famille, le chemin devint de plus en plus difficile. Une solitude effrayante nous entourait. Par-tout où l'œil pouvait s'étendre, s'élevaient des rochers vieux comme le monde, dont les sommets couverts d'une glace éternelle, se cachaient au-dessus des nuages. A nos côtés, se présentaient à pic des abymes, au fond desquels des torrens roulaient des fragmens de rochers. Un sentier de deux pieds de largeur, était souvent le seul chemin praticable dans ces montagnes affreuses. Quelquefois un ravin de sept ou huit pieds de large, et de plusieurs centaines de toises de profondeur, venait subitement s'offrir devant nous et barrer notre passage. Le cheval s'arrêtait tout-à-coup, frémissait,

mesurait de l'œil la profondeur de l'abyme, posait un pied pour essayer le terrain, en posait un autre, et s'élançant avec la rapidité de l'éclair, franchissait le ravin. Alors il frappait la terre de ses pieds, et témoignait sa joie par ses hennissemens. Lorsqu'on arrive au bord du ravin, le guide recommande au voyageur de lâcher la bride, de se tenir ferme, et de s'abandonner à la providence. Si le cheval faisait un faux pas, il se précipiterait avec son cavalier dans la profondeur de l'abyme.

Un silence morne règne dans ces déserts. Tout-à-coup il est interrompu par la chûte d'un torrent, ou par les rochers détachés qui s'écroulent dans les vallons. Le bruit du tonnerre, répété par l'écho des cavernes, le triste murmure des eaux qui coulent par les fentes des montagnes, tout inspire la crainte, l'horreur et l'admiration. Souvent des ravines, se précipitant du sommet des rochers, tombent avec fracas, entraînent les chênes, écrasent

tout ce qui s'oppose à leur passage, et ensevelissent sous des monceaux de glaces des villages entiers avec leurs habitans. Aucun oiseau ne vole auprès de ces tristes sommets, excepté l'aigle et le condor, dont le cri lugubre effraie le voyageur errant à l'entrée de la nuit sur ces vastes montagnes.

Quelquefois la vue immense qui s'étend de tous les côtés, offre le contraste frappant de la désolation et de la fertilité, et d'une nature sublime et sauvage, opposée à une nature riante et cultivée. Ici, des rochers stériles couverts de glaces et de neiges, que l'ardeur du soleil ne peut fondre; là, de gras pâturages parsemés de fleurs, des côteaux garnis à-la-fois des fruits de toutes les saisons, et des vallées enrichies de moissons abondantes.

Souvent un pont tremblant, recouvert de planches étroites, sert de passage aux voyageurs; un bois mince et quelquefois pourri

les sépare d'un abyme sans fond. Des ours errans au loin sur les montagnes s'offraient de temps en temps à nos regards ; des chamois sautaient d'une pointe de rocher à l'autre avec une étonnante rapidité, et des loups faisaient entendre leurs hurlemens à l'approche de la nuit.

CHAPITRE VII.

Le Mont-Maudit.

ENFIN nous arrivâmes au pied du Mont-Blanc, appelé dans le pays Montagne-Maudite. Sa forme est celle d'un cône, dont le sommet, toujours couvert de neige, se cache dans les nues. Son élévation est de plus de deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, selon les calculs des savans.

Après nous être reposés durant un jour dans un misérable village auprès de la montagne, nous nous préparâmes à la visiter. Nous louâmes six paysans forts et nerveux pour nous accompager, avoir soin des chevaux, et nous aider à grimper les endroits les plus difficiles. A trois heures du matin nous nous mîmes en route. Nous laissâmes nos chevaux dans une caverne sur la croupe

de la montagne, sous la garde d'un paysan, et nous commençâmes nos travaux. Après six heures de marche dans les rochers, où nous étions souvent obligés de nous faire guinder par des cordes, le professeur P***, lassé, fatigué, et sur-tout effrayé des dangers qu'il avait courus, se jeta par terre en me déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et que je pouvais finir le voyage sans lui. Je lui dis que je voulais rester deux jours sur la montagne, au bout desquels, si je ne revenais pas pas au village, il pourrait s'en retourner à Genève. Je pris deux paysans avec moi et lui laissai les autres, avec ordre d'emmener les chevaux en descendant. Alors je recommençai à grimper de nouveau. Après huit autres heures de marche, nous fîmes halte. Nous avions apporté pour trois jours de provisions. Les paysans commencèrent à manger vigoureusement. Pour moi, j'étais si transporté de la scène magnifique qui s'offrait devant moi, que, malgré mes fatigues, je ne pus prendre aucune nourriture.

Ma vue embrassait, dans une prodigieuse étendue, les glaciers de la Suisse, qui, semblables aux vagues de la mer, qu'un pouvoir magique viendrait à suspendre tout-à-coup, jetaient aux rayons du soleil une lumière éblouissante. Des montagnes, des vallons, des lacs, des rivières, se développaient successivement à mes regards, et paraissaient, dans le lointain, comme une immense carte de géographie qui viendrait subitement à se dérouler. Au-dessus de ma tête, s'étendait un ciel azuré; sous mes pieds, à plusieurs centaines de toises, se balançaient majestueusement des nuages bleuâtres, éclairés par les rayons affaiblis du soleil couchant. Plus bas, sur la croupe de la montagne, des forêts de sapins, tels que des gouffres sans fonds, projetaient une ombre large et étendue. L'air que l'on respire dans ces lieux élevés, semble donner un nouvel être, et l'imagination enflammée par la vue de tant d'objets sublimes, s'élance dans les espaces sans bornes, et ne tient plus à la terre que par un point.

J'étais occupé à contempler ces merveilles de la nature, lorsqu'une apparition subite et inattendue vint tout-à-coup me tirer de ma rêverie.

CHAPITRE VIII.

L'Hermite.

En tournant mes regards vers le côté gauche de la montagne, j'apperçus un vénérable vieillard qui descendait le long d'un sentier étroit : il venait droit à nous. Sa barbe blanche flottait au gré du vent ; un bâton soulageait sa marche ; sa tête était couverte d'un capuchon, et son habit de poil de chamois lui descendait jusques aux genoux. Il avait les jambes nues, et les pieds revêtus de sandales. Un rosaire pendait à sa ceinture de cuir. Lorsqu'il fut arrivé plus près de nous, il s'inclina légèrement en posant sa main droite sur sa poitrine. Son visage calme et serein indiquait la paix de son ame, et dans ses regards se peignaient une dévotion bienveillante, et le mépris du monde.

Mes enfans, nous dit l'hermite, je vous ai aperçus de loin, et je suis venu pour vous

offrir mes services. Vous devez être bien fatigués : venez, suivez-moi ; vous vous reposerez dans mon hermitage.

A ces mots, l'hermite, s'appuyant sur son bâton, prit les devans pour nous montrer le chemin. Nous le suivîmes. Son hermitage, situé au levant sur une grande plate-forme, se trouvait taillé par la nature dans le creux d'un rocher. Une mauvaise table, deux bancs, un petit autel décoré d'une croix, une tête de mort, un livre de prières formaient les ornemens de l'hermitage. Une étable à chèvres était pratiquée auprès. Le bon hermite nous offrit du lait et du fromage ; nous partageâmes avec lui nos provisions. Ensuite les deux paysans s'étendirent par terre sur des peaux d'ours qu'ils avaient apportées avec eux, et commencèrent à ronfler.

Déjà le soleil était couché pour les vallons, mais sa lumière éclairait encore ces régions élevées : l'ombre s'étendait insensiblement sur la croupe de la montagne, et les nuages qui

flottaient sous nos pieds commençaient à s'obscurcir. Je ne pouvais rester tranquille; je sortis, et je m'assis sur une pierre à la porte de l'hermitage : quelques instans après le bon solitaire vint s'asseoir à côté de moi. L'hermite ayant jeté un coup d'œil rapide sur le spectacle imposant qui nous environnait, passa sa main gauche sur sa barbe, et, appuyant sa main droite sur mon genou, il rompit le silence en ces termes : Mon fils, dit le vieillard, quel hasard vous a conduit dans ces lieux déserts, dans ces montagnes séparées du reste de l'univers habité? Depuis trente-six ans que je vis parmi les rochers, vous êtes le troisième voyageur que j'ai vu franchir ces précipices, et imprimer ses pas sur ces ruines de la nature. O, mon père, lui répondis-je, l'inquiétude naturelle aux hommes et l'envie de m'instruire, m'ont engagés à gravir ces rochers dangereux. Mais permettez que je vous demande à mon tour quelles raisons vous ont décidé à quitter le monde, et à vous ensevelir dans le fond de ces déserts sauvages?

A ces mots, les traits de l'hermite devinrent graves et imposans; il leva les yeux au ciel, les porta vers la terre où il les tint fixés quelques instans, et les tournant ensuite sur moi, il répondit : O, mon fils! dégoûté de bonne heure du monde et de ses plaisirs, j'ai, dès l'âge de vingt-cinq ans, consacré ma vie à Dieu; et, pour me livrer aux pieuses occupations sans trouble et sans distraction, j'ai obtenu du saint-siége la liberté d'habiter cette solitude, et la permission d'y établir mon hermitage. Mais la nuit approche, et sa fraîcheur commence à se faire sentir. Alors le vieillard se leva, en m'invitant à le suivre.

L'hermite alluma sa lampe, et se prépara à faire sa prière. Il se mit à genoux devant l'autel, et s'inclina profondément en croisant ses mains sur sa poitrine. Ensuite il lut tout haut une prière en latin, se recueillit quelques instans, et levant les mains vers le ciel, il entonna son hymne du soir. Sa voix était forte, juste et sonore. Le silence de la nuit, les lieux où je me trouvais, la figure respec-

table de l'hermite, éclairée par la faible lueur de la lampe, tout contribuait à donner à cette scène la plus grande solemnité. Sa voix pénétra jusqu'à mon ame, et lorsqu'il eut cessé de chanter, je croyais encore l'entendre dans les airs, semblable au chant de quelque chérubin.

Lorsque le bon solitaire eut fini ses devoirs sacrés, il m'invita au repos, s'étendit dans un coin sur une natte, et posa sa tête sur un oreiller de bois. Pour moi, je m'enveloppai dans mon manteau, et, me jetant par terre sur une peau d'ours, je parvins à m'endormir.

CHAPITRE IX.

Le lever du Soleil.

Le lendemain, avant la pointe du jour, l'hermite vint m'éveiller. Levez-vous, mon fils, dit le vieillard, et venez voir le soleil s'élancer dans sa carrière. Je me levai et nous sortîmes ensemble. La nature entière était encore plongée dans les ténèbres. Un voile impénétrable de vapeurs couvrait tous les objets. Cependant l'atmosphère commençait à s'éclairer et à nous laisser faiblement distinguer le paysage sans bornes qui nous entourait. Les montagnes encore sombres semblaient sortir du chaos, et la lumière était encore mêlée à l'obscurité, jusqu'au moment où le matin venant à paraître, les força de se séparer. Les étoiles s'éteignent et l'ombre s'évanouit. Les forêts, qui tout-à-l'heure paraissaient des gouffres noirs et sans fonds, d'où ne se réfléchissait

aucun rayon qui pût déterminer leur forme et leurs couleurs, déploient actuellement une nouvelle création qui s'élève sous nos regards. La scène s'aggrandit encore; l'horison s'élargit et s'étend de tous les côtés, jusqu'à ce que le soleil, tel que le grand Créateur, s'élance de l'orient, et vient, revêtu de ses rayons, compléter cet imposant tableau. Tout paraît enchantement, et c'est avec difficulté que nous croyons encore toucher à la terre. Les sens, peu accoutumés à la sublimité d'une pareille scène, sont égarés et confondus, et il leur faut quelque temps pour séparer et juger les objets qui composent cet immense spectacle.

L'hermite était assis à côté de moi. Nous admirions dans le plus profond silence la majesté du paysage qui s'offrait devant nous. Tout-à-coup l'hermite se lève, se prosterne, et se met à entonner le cantique: *O Dieu! que ta puissance est grande!* Ensuite il se tourna vers moi: O! mon fils! dit l'hermite,

depuis bien des années je vois tous les jours la même scène, et jamais je ne me suis lassé de la contempler. L'aspect des merveilles de la nature élève mon ame vers l'Être tout-puissant, et les plus petites, ainsi que les plus grandes parties de la création, me font adorer son ineffable bonté. Que sont auprès de ces tableaux ravissans les vaines jouissances du luxe, et les plaisirs d'un monde inconstant, balotté sans cesse entre la crainte et l'espérance! C'est ici que, loin des passions qui troublent les hommes, l'esprit dégagé des inquiétudes terrestres, peut s'élever par des contemplations sublimes vers l'Être des êtres, dont les merveilles infinies l'environnent de toutes parts. C'est ici que j'ai passé dans la méditation les jours les plus heureux de ma vie, de cette vie, hélas! trop agitée par de funestes passions. C'est ici que j'ai trouvé la tranquillité sous la divine protection de celui dont la bonté brille dans les rayons du soleil, et dont la colère se manifeste dans la voix bruyante du tonnerre.

En achevant ces mots, le solitaire se recueillit. Un rayon de gloire plus que mortelle sembla passer rapidement dans ses yeux, et son ame, absorbée dans l'extase de la dévotion, paraissait prête à s'élancer dans le sein de l'éternité.

Quand l'hermite fut revenu de sa contemplation, il me prit par la main, et me conduisit vers un banc à la porte de son hermitage. Il rentra dans le dessein de chercher quelques provisions pour notre déjeûner, que nous prîmes ensemble. Ensuite il me fit monter avec lui sur un rocher qui se voûtait d'une manière hardie et pittoresque, et d'où l'œil plongeait sans obstacle sur le vallon qui s'étendait sous nos pieds.

CHAPITRE X.

L'Orage.

BIENTÔT nous vîmes une vapeur épaisse s'élever dans le vallon, et s'étendre en s'obscurcissant à une grande distance. Regardez, dit le solitaire, un orage considérable va se former. En effet, les vapeurs exhalées de la terre s'élevèrent par degrés, et arrivées à une certaine hauteur, elles restèrent suspendues et se formèrent en nuages. Le bruit du tonnerre se fit entendre faiblement dans le lointain. Une nuit profonde régnait dans le vallon, tandis que le soleil ne cessait de nous éclairer de ses rayons. Les nuages s'élevaient, descendaient, s'amoncelaient les uns sur les autres, s'unissaient, se séparaient. Le tonnerre commença bientôt à rouler d'une manière formidable, et son fracas, répété par les rochers et les cavernes, remplissait l'ame de terreur. De longs éclairs

sillonnaient les nuages, se succédaient rapidement, et frappaient les angles des rochers. Cet orage dura près d'une heure. Le vent du nord qui vint à s'élever, chassa peu-à-peu les nuages ; le tonnerre s'éloigna, les éclairs disparurent, et notre œil, perçant le léger brouillard de pluie qui formait un voile dans les airs, distingua le paysage qui se peignait en gris sous nos pieds. Une ondée bienfaisante avait rafraîchi la nature, et le tableau riant d'un jardin couvert de la plus belle verdure, s'offrit à nos regards, et nous fit admirer le passage subit d'une scène imposante et sublime à un spectacle doux et agréable.

Après quelques instans de méditation, je rompis le premier le silence : Ce ciel toujours serein, dis-je à l'hermite, est sans doute l'image de votre ame, tandis que ces orages qui se forment si souvent à vos pieds, doivent vous rappeler ces passions qui sèment notre existence de plaisirs et de chagrins.

L'hermite ne répondit rien. Un profond soupir sortit de sa poitrine, et levant sa main droite vers le ciel, il sembla m'indiquer le seul séjour exempt de peines et de tourmens.

CHAPITRE XI.

Départ du Mont-Blanc.

Je passai encore cette nuit dans l'hermitage; et, le lendemain, à la pointe du jour, je me préparai à quitter le bon solitaire. Ces tableaux sublimes et imposans, ces spectacles d'une nature immense et gigantesque, qui, depuis deux jours, ne cessaient de frapper mes regards et mon imagination, commençaient à me fatiguer. Je m'apercevais que l'homme n'est pas fait pour une telle situation de l'ame, et je desirais de me rapprocher de la terre, et de revoir des scènes plus familières et plus riantes. Assis avec l'hermite sur un fragment de rocher, je contemplais pour la dernière fois ce paysage majestueux; et, comme je me servais d'une lunette d'approche pour distinguer certains objets éloignés,

l'hermite essaya d'en faire usage, et fut frappé de l'effet qu'elle produisait. Ah ! dit le solitaire, de quel service ne serait pas pour moi un pareil instrument, actuellement que mes yeux, affaiblis par l'âge, ne me permettent plus de discerner clairement les sites lointains. Mon ame s'éleverait plus rapidement vers le roi des rois, si mon œil pouvait plus facilement contempler ses merveilles. Mon père, dis-je à l'hermite, prenez cette lunette, elle est à vous ; et, lorsque vous vous en servirez, songez quelquefois à celui qui vous la donne, qui, de son côté, ne vous oubliera jamais. Le solitaire fut transporté de joie : il prit la lunette, l'examina, et la mit dans sa poche ; ensuite il m'embrassa tendrement. Enfin, je me disposai à partir.

CHAPITRE XII.

La Bénédiction.

Je ne pus me séparer du bon solitaire sans verser des larmes. Il m'avait inspiré beaucoup d'intérêt et de respect ; et son image, ainsi que ses paroles, sont encore profondément gravées dans mon cœur. L'hermite, de son côté, était aussi très-touché.

Lorsque mes deux paysans furent prêts, j'embrassai l'hermite pour lui dire le dernier adieu. Alors le solitaire prit un ton grave et imposant : Mon fils, me dit-il, vous allez rentrer dans un monde trompeur. Ne suivez jamais que la vertu, préférez votre propre conscience aux vains éloges des enfans de l'erreur, et cherchez plutôt l'estime d'un seul honnête homme, que l'admiration de mille méchans : c'est ainsi que vous serez toujours

heureux. Je prierai Dieu de répandre sur vous l'esprit de sagesse ; et, en vous faisant mes adieux, je vous donne en même temps ma bénédiction.

A ces mots, je me jetai à genoux ; le bon solitaire me donna sa bénédiction, ensuite il me releva, et me tendit la main. Allez, mon fils, me dit-il, quelque jour nous nous reverrons ; mais ce ne sera pas dans ce monde.

Enfin, je le quittai. Nous descendîmes avec moins de difficulté que nous n'en avions éprouvé en montant, parce que l'hermite nous enseigna un sentier plus praticable, quil suivait ordinairement lorsqu'il descendait au village pour quelques provisions.

Le solitaire, du haut d'une pointe de rocher, nous suivit des yeux tant qu'il put nous apercevoir ; et je me retournais souvent pour regarder encore cet homme vénérable que je ne devais plus revoir. Quand nous

fûmes presque descendus, je portai encore mes yeux de ce côté pour la dernière fois. Il n'y était plus.

CHAPITRE XIII.

Le Mendiant.

De retour au village, j'y trouvai mon domestique, qui m'apprit que le professeur P*** était parti pour Genève. Après m'être reposé deux jours, que j'employai à visiter les environs de la montagne, je me remis en route, suivi de mon domestique et d'un paysan conducteur. Nous étions tous les trois à cheval, et nous reprenions le chemin des montagnes, en côtoyant la rivière de l'Arve, jusqu'à une certaine distance où le terrain commence à s'élever. Je me proposais de coucher ce soir-là au château du baron de S***, pour lequel un ami de Genève m'avait remis une lettre. C'est un homme singulier, me dit-il, et qui mérite d'être observé par un voyageur philosophe.

Nous commencions à quitter la plaine et à nous engager dans les montagnes, lorsque

nous rencontrâmes sur le chemin un vieux mendiant qui suivait la même route que nous. Ce bon homme me parut très-affligé ; il pleurait, et ne disait rien en nous voyant passer. Je fus frappé de sa tristesse, et j'éprouvai le desir d'en connaître la cause. Mon ami, lui dis-je, d'où vient que vous vous affligez tant? Si je puis vous être utile, dites-le ; je me ferai plaisir de vous rendre service. Hélas ! monsieur, répondit le vieux mendiant, il n'y a plus pour moi de bonheur au monde. Ma femme m'a quitté ; mon fils s'est fait soldat, au lieu de soulager ma misère ; un seul ami m'était resté, mais il s'est lassé de ma pauvreté, il m'a abandonné comme tous les autres, et c'est-là le coup le plus sensible que j'aie jamais éprouvé dans ma vie. En disant cela, le mendiant pleurait amèrement. Mais quel est donc cet ami, lui dis-je? Ah! monsieur, répondit-il, c'est un ami qui, depuis quinze ans que nous nous connaissons, m'est resté fidèle, et a constamment suivi ma fortune, jusqu'à hier au soir, où il m'a aussi

abandonné. C'est un chien, un barbet, dont je n'aurais jamais attendu cette trahison. En parlant ainsi, le vieillard se désolait. Allez, mon ami, lui dis-je, soyez sûr que votre barbet ne vous a pas abandonné; les animaux ne sont pas aussi ingrats que les hommes. Il vous aura perdu dans ces montagnes, et vous le retrouverez sûrement; peut-être vous cherche-t-il dans le moment où nous parlons.

C'est ainsi que, chemin faisant, je consolais le vieux mendiant sur la perte de son chien. Enfin, nous arrivâmes à la porte d'une mauvaise auberge, où nous mîmes pied à terre, et où je fis entrer le mendiant pour le régaler d'une bouteille de vin.

CHAPITRE XIV.

Le Barbet.

A PEINE fut-il assis, que nous vîmes entrer dans l'auberge un grand barbet pelé, tout essoufflé à force de courir. Voir le mendiant, se jeter sur lui avec des hurlemens de joie, fut pour le barbet l'affaire d'un clin d'œil. Le mendiant, de son côté, ne cessait de caresser son chien et de l'embrasser, en l'appelant sultan, son cher sultan. Le barbet témoignait par tous ses mouvemens la joie qu'il avait de retrouver son maître, et le mendiant ne pouvait exprimer la sienne qu'en rendant au barbet caresse pour caresse. Je fus touché du spectacle de ces deux amis. Ah! dis-je en moi-même, si les hommes connaissaient entre eux une semblable amitié, le fardeau de l'existence serait bien allégé! Alors le mendiant se tournant vers nous:

Messieurs, nous dit-il, voici le jour le plus heureux de ma vie; je retrouve le meilleur de mes amis, et nous ne nous quitterons plus qu'à la mort. En parlant ainsi, il passait la main sur la tête du barbet qui lui répondait par des aboiemens joyeux.

Après un moment de silence, le mendiant s'adressant au barbet, lui dit en branlant la tête : Sultan, sultan, comment as-tu pu quitter ton vieil ami? Le barbet se coucha sur le ventre la tête baissée. Est-ce que tu ne m'aimes donc plus? Le barbet dressa les oreilles, et remua la queue. Non, non, je suis sûr que tu m'aimes toujours. Le barbet lui lecha les pieds. Voici, dit le vieux mendiant (en tirant de sa besace un morceau de pain bis), voici le pain que nous partagions constamment ensemble, et Dieu m'est témoin que, depuis hier au soir, je n'ai pas eu envie d'en manger. Le barbet se rapprocha davantage de son maître, se mit sur son derrière, regarda fixement le mendiant, et témoigna,

par de petits aboiemens entrecoupés, la part qu'il prenait à ses chagrins. Je fis apporter du vin au mendiant, et donner à manger à son chien ; ensuite je présentai un écu au bon vieillard, et, après avoir caressé son fidèle barbet, nous nous remîmes en chemin pour arriver au château du baron avant la nuit.

CHAPITRE XV.

Le Château.

NOTRE conducteur ayant un peu trop bu, nous égara dans les montagnes, et comme la nuit approchait, nous craignîmes de ne pas arriver au château. Nous rencontrâmes un chasseur de chamois, à qui je demandai le chemin du château de S***. Regardez entre ces deux pointes de rochers, me dit le chasseur en tournant un peu sur la gauche, et vous verrez le château. Je regardai comme il me l'indiquait, et je vis effectivement, dans le lointain, un vieil édifice gothique, bâti sur le bord d'un précipice, et que le soleil éclairait de ses derniers rayons.

Tandis que je le regardais, le chasseur me dit : Vous allez donc au château de S***? Oui, lui répondis-je, et j'espère y arriver ce soir. Que Dieu vous garde, reprit le

chasseur ; mais, par ma foi, il faut que vous ayez bien du courage. Pourquoi cela ? lui dis-je. Comment ! monsieur, reprit le chasseur, vous ne le savez donc pas ? Depuis plus de trente ans il revient des esprits dans ce château ; on y voit des spectres affreux ; je tremble en y songeant, et je pourrais là-dessus vous raconter des histoires qui vous feraient peut-être changer de résolution. Ah ! ah ! lui répondis-je, il y revient des esprits ! eh bien ! tant mieux ; nous verrons ce que c'est ; il y a long-temps que je désire d'en rencontrer. Mon ami, enseignez-moi seulement le chemin le plus court pour y arriver, vous me ferez plaisir, car nous sommes pressés. Eh bien ! monsieur, répondit le chasseur, puisque vous voulez absolument y aller, je vous dirai qu'il vous reste encore une bonne lieue et demie à faire avant que d'y arriver. Alors il nous enseigna en détail le chemin qu'il fallait tenir au milieu de ces montagnes sauvages et presque impraticables.

Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes au château. Cet immense édifice gothique, flanqué de tours, et bâti sur un rocher fortifié par la nature, dominait un petit village situé au bas de la montagne. Une grande porte, garnie de lames de fer, s'offrit alors à nos regards. Une seule lumière se voyait dans une fenêtre grillée de la tour droite de la porte. Un vaste silence régnait autour de nous. Je m'arrêtai un instant, frappé de ce calme, et par la vue de ce vieux château, qui ne présentait qu'une masse énorme éclairée par les rayons de la lune, et qui projetait l'ombre de ses tours, d'une manière bizarre, sur les rochers environnans. Je heurtai à la porte. Alors les aboiemens d'un chien se firent entendre par intervalles dans l'intérieur de la cour. Nous attendîmes quelques instans, et tout redevint tranquille. Je frappai de nouveau plusieurs coups de suite. Les aboiemens du chien redoublèrent, et je vis la lumière de la tour se mouvoir et disparaître. Peu après nous entendîmes les pas

d'une personne, une petite trappe garnie de barreaux de fer, se leva, nous vîmes une lumière, et une voix rauque et cassée nous demanda au travers de cette trape : Qui est là ? Amis, répondis-je. Que demandez-vous à M. le baron ? Nous sommes des voyageurs fatigués d'une longue course, et nous apportons une lettre de Genève à M. le baron. Dans ce cas, reprit la voix, je vais l'en informer, et je reviendrai vous donner réponse. Alors la voix cessa de se faire entendre, la petite trappe tomba, et nous restâmes encore une fois dans le silence. Enfin, après avoir attendu un quart-d'heure, nous entendîmes de nouveau le bruit des pas. Les verroux furent tirés avec fracas, une grosse barre de fer haussée, et la porte enfin s'ouvrit en criant sur ses gonds.

CHAPITRE XVI.

La Vieille.

Le premier objet que nous vîmes en entrant, fut une vieille toute courbée, tenant d'une main une lanterne et de l'autre un paquet de clefs. La lanterne, en réfléchissant sa lumière sur cette figure hâve et décharnée, lui donnait un air effrayant. Lorsque nous fûmes entrés, la vieille, élevant sa lanterne, nous examina quelques instans sans rien dire. Ensuite elle poussa les verroux, referma la porte avec ses clefs, baissa la barre de fer, et se tournant vers nous : Messieurs, nous dit-elle, si vous voulez me suivre, je vais vous conduire auprès de M. le baron. Pour vos chevaux, je vais appeler quelqu'un qui en prendra soin. En parlant ainsi, elle tira un gros sifflet de sa poche, et après avoir sifflé trois fois, cinq ou six hommes d'assez mauvaise mine sortirent d'un corridor : l'un

d'eux, portant une lanterne, s'empara des chevaux ; les autres le suivirent.

J'ordonnai à mon domestique et au paysan de les accompagner, et je me préparai à suivre seul la vieille. Elle me conduisit dans de longs et obscurs corridors, au bout desquels se trouvait une grande salle soutenue par des piliers gothiques, et dont nos pas faisaient retentir les voûtes sonores. En sortant de cette salle, la vieille me fit monter un escalier tournant, au haut duquel une longue galerie nous conduisit à une suite d'appartemens meublés, dont le baron occupait le dernier. La vieille tira une sonnette ; aussitôt un homme en livrée parut tenant une bougie. Alors la vieille lui dit de me conduire auprès de M. le baron, et se retira. Le domestique, après m'avoir salué respectueusement, prit les devans, en m'éclairant de sa bougie. Ensuite il ouvrit une porte, se retira quelques pas en arrière, et me dit d'une voix basse : Voici l'appartement de M. le baron ; vous le trouverez dans cette salle.

CHAPITRE XVII.

Le Baron.

Je m'avançai vers le baron pour le saluer. Il était assis dans un antique fauteuil à bras. Le baron me rendit mon salut, sans quitter son fauteuil, d'un air grave et imposant. Ensuite il m'invita à m'asseoir sur une chaise placée vis-à-vis de lui. Je tirai de ma poche la lettre qui lui était adressée et la lui présentai. Le baron prit la lettre et l'ouvrit aussitôt. Une grande table massive de chêne était devant lui; deux bougies, dans des flambeaux d'argent posés sur la table, éclairaient la salle; au-dessus d'une haute cheminée se voyait le portrait d'un homme armé de pied en cap, et les murs se trouvaient revêtus de vieilles tapisseries à figures.

Tandis qu'il lisait, j'eus tout le temps de le considérer. Le baron pouvait avoir soixante-

dix ans. Il était grand, extrêmement maigre; son visage, avec des traits prononcés, portait l'empreinte d'une profonde mélancolie, et ses yeux enfoncés dans sa tête, et ornés de sourcils noirs, lançaient un feu sombre et des regards perçans; ses cheveux blancs et raides tombaient sur ses épaules, et toute sa figure avait quelque chose d'un orgueil triste et d'une sévérité bizarre. Il était vêtu d'une robe-de-chambre de damas blanc à fleurs bleues; il avait la tête nue, et pour chaussures des pantoufles de velours rouge. A mesure que le baron avançait dans la lecture de sa lettre, je voyais son front se dérider graduellement, et perdre peu à peu de sa sévérité. Lorsqu'il fut à la fin, sa figure était très-adoucie. Il mit la lettre sur la table, se leva de son fauteuil avec une inclination; et, me regardant d'un air affable: Pourquoi donc, chevalier, me dit-il, ne vous êtes-vous pas nommé sur-le-champ, et pourquoi m'avez-vous exposé à vous faire un accueil peu convenable, ignorant qui vous étiez? Aussi-

tôt il marcha vers la cheminée, et sonna. Deux hommes parurent. Après un si long voyage, vous devez être fatigué, me dit le baron, vous avez besoin de repos. Ensuite s'adressant à l'un de ces hommes : Conduisez monsieur à son appartement, lui dit-il. Comme je ne soupe jamais, me dit le vieux seigneur, et que je me couche de bonne heure, vous me permettrez de vous laisser aller seul. Un de ces hommes alluma une bougie : Que l'on serve le souper quand monsieur l'ordonnera, dit-il à l'un d'eux, et qu'on lui obéisse en tout, comme à moi-même. Lorsqu'un gentilhomme nous fait l'honneur de s'arrêter à notre manoir, il est juste qu'il soit servi comme il convient entre égaux. Alors le baron m'embrassa, et me souhaita le bon soir.

CHAPITRE XVIII.

Le Chapelain.

LORSQUE j'arrivai à mon appartement, le domestique alluma deux bougies, et fit du feu; car quoique au milieu de l'été, un froid assez vif se faisait sentir sur ces hautes montagnes. La chambre où je me trouvais était grande, bien meublée, et fort propre; un sallon, une salle à manger et une anti-chambre y attenaient. Une heure après, un domestique vint m'avertir que l'on avait servi.

Le couvert était mis dans la salle à manger: un vénérable ecclésiastique m'y attendait. C'était le chapelain du château, que le baron m'avait envoyé pour me tenir compagnie à souper. Il pouvait avoir cinquante ans: sa figure était douce et prévenante, et son maintien grave sans affectation. Après les premiers

complimens, nous nous mîmes à table. La conversation roula d'abord sur différentes matières, et tomba enfin sur le baron de S***. Depuis plus de vingt-cinq ans que j'habite avec lui, me dit le chapelain, j'ai eu assez d'occasions d'étudier son caractère, et je puis dire, qu'à l'exception de quelques bizarreries, c'est un seigneur généreux et loyal : son principal défaut est un mépris profond pour tout ce qui n'est pas noble ; et il aimerait mieux perdre un bras ou une jambe, que de céder le moindre de ses priviléges. Il a servi dès son enfance, et les malheurs qu'il a éprouvés ont aigri son caractère, naturellement porté à la douceur. Déjà sur le déclin de l'âge, il épousa une femme qu'il aimait avec passion, et dont il était également aimé. Elle le rendit père d'une fille qui promettait de devenir aussi aimable que sa mère, et que la mort moissonna dans sa première jeunesse. La mère ne survécut que peu de temps à la la fille, et le même tombeau les renferme toutes les deux. Ce fut là l'époque des plus

grands chagrins du baron : une noire mélancolie s'empara de son ame; il évita pendant plusieurs années le monde et la société, et ne trouvait de soulagement à ses maux, que lorsqu'il était près de la tombe qui renfermait tout ce qu'il avait aimé. Pour vous donner une idée de sa constance et de son inébranlable fidélité envers les objets de son amour, je vous dirai, que depuis trente ans, il n'a jamais manqué (à moins d'y être forcé par maladie), de visiter toutes les nuits le tombeau de sa femme et de sa fille, et d'y passer une heure dans la prière et le recueillement; et voilà ce qui a donné lieu à la ridicule histoire répandue dans le voisinage, que des esprits reviennent dans le château; histoire à laquelle ses domestiques mêmes ajoutent foi. Vous jugez, continua le chapelain, de quelles grandes actions aurait pu être capable un homme, qui porte ainsi au-delà du tombeau, la constance de l'amitié, si l'éducation et le hasard des circonstances y eussent contribué.

Ainsi parla le chapelain : je l'écoutai avec attention. Est-il possible, lui dis-je, que le baron garde encore un souvenir aussi profond de ce qu'il a aimé? quelle différence entre cette ame forte et ces hommes vulgaires, dont la passion survit à peine à la jouissance! A minuit précis, reprit le chapelain, le baron sort de sa chambre pour se rendre à ce devoir sacré. Si vous y faites quelque attention, vous ne pouvez pas manquer de l'entendre, car il passe devant votre appartement.

En discourant ainsi, le temps se passait insensiblement; enfin le chapelain prit congé, et je me rendis dans ma chambre : il était onze heures et demie. A minuit j'entendis marcher dans le corridor, et je vis au travers des fentes de ma porte, la lueur d'une lumière. J'ouvris ma fenêtre. Tout était plongé dans le repos. D'énormes masses de rochers se trouvaient éclairées par les rayons de la lune; et un immense paysage, à moitié caché dans l'ombre, s'étendait de tous les côtés.

Les étoiles brillaient d'une vive clarté, et de petits nuages blancs montaient et descendaient sur l'horison. Le calme profond de la nature entière invitait à la méditation, et le bruit faible et éloigné des derniers sons du jours, se mêlant par intervales à cette tranquillité, entraînait l'ame à une douce revêrie. Je fermais la fenêtre et je m'assis auprès du feu : bientôt les sifflemens lugubres et prolongés du vent se firent entendre dans les corridors, et l'horloge du château frappant une heure, je jugeai qu'il était temps de prendre quelque repos.

CHAPITRE XIX.

La Promenade.

Le lendemain matin le baron envoya son valet-de-chambre savoir de mes nouvelles et m'inviter à prendre le déjeûner avec lui. A neuf heures je descendis au salon. J'y trouvai le baron et le chapelain, avec lequel je renouvellai connaissance. Après le déjeûner, le baron me proposa de faire avec lui une promenade à cheval dans ses domaines : j'acceptai avec plaisir. Vous ne trouverez pas des maisons magnifiques, ni des jardins somptueux, me dit le baron : mes fermiers sont tous bien logés, bien vêtus, car je ne les vexe jamais, et mes vassaux sont contens de moi, parce que je n'en exige pas de corvée. Vous verrez des côteaux fertiles, des terres aussi bien labourées que l'inégalité du terrain le permet, et des lacs remplis d'excel-

lens poissons, dont j'espère vous servir quelques-uns à dîner, ajouta le baron en souriant. Nous visitâmes plusieurs de ses fermiers. J'étais charmé des manières franches du baron, qui, malgré sa fierté, me parut un très-bon homme. Ses paysans le reçevaient avec un respect mêlé de crainte; ce que j'attribuai à la sévérité de sa figure.

En passant dans un petit hameau situé sur un coteau riant, j'aperçus une belle maison, plus grande que les autres, et dont l'extérieur était plus orné. Je demandai au baron à qui appartenait cette habitation: c'est la maison du bailli, répondit-il, homme instruit et plein de bon sens. Il passe pour bizarre, parce qu'il ne pense pas comme le vulgaire; mais pour moi, je l'en estime davantage. C'est d'ailleurs un homme de bonne famille, un ancien gentilhomme, remarqua le baron. Je m'aperçus que cette dernière qualité l'emportait dans l'esprit du bon vieux seigneur sur toutes les autres. Nous frap-

pâmes à la porte : une servante vint ouvrir, et nous dit que M. le bailli était allé dans le village, mais qu'il ne tarderait pas à revenir. Elle nous fit passer dans le jardin, où nous entrâmes, le baron et moi, dans un pavillon agréable, donnant sur la campagne, et au pied duquel murmurait un petit ruisseau limpide, venant des montagnes voisines. Plusieurs bons livres étaient rangés sur des tablettes dans le pavillon, et un piano posé contre le mur. Nous nous assimes : bientôt la maîtresse de la maison vint nous joindre. C'était une brune piquante de vingt-sept à vingt-huit ans : sa figure, sans être belle, était très-intéressante, sa taille parfaitement bien prise, et toute sa personne ornée de ces graces faciles et touchantes, qui séduisent au premier aspect, sans que l'on puisse trop se rendre compte de ce que l'on éprouve. Ses cheveux, naturellement bouclés, tombaient sur ses épaules, et l'incarnat de ses joues, et la vivacité de ses yeux noirs, donnaient à son visage une expression char-

mante de douceur et de gaieté. Elle tenait par la main un petit garçon de quatre ou cinq ans, qui nous disait assez, par la ressemblance de sa figure, qu'il était son fils. Elle resta auprès de nous jusqu'à l'arrivée de son mari, qui revint bientôt après. Il nous reçut d'un air ouvert et amical, et voulut absolument nous retenir à dîner. Le baron s'en excusa; je fis de même, ayant l'intention de visiter le château dans l'après dîner.

C'est ici la bibliothèque de ma femme, nous dit le bailli, elle vient souvent y passer quelques-unes de ses heures de loisir. Ensuite il nous mena tous ensemble dans le jardin. Il était grand, bien distribué dans la manière anglaise, et fourni d'un excellent potager.

CHAPITRE XX.

La Rose.

En nous promenant dans les longues allées tortueuses, nous parvînmes à un bosquet, au milieu duquel s'élevait un petit monticule orné de rosiers en fleurs. Le bailli s'avança près du monticule, détacha une rose, et la présenta à sa femme; elle la reçut avec une émotion visible, la regarda quelques instans avec attention, et la mit dans son sein. Je vis en même temps quelques larmes couler de ses yeux sur ses joues, comme on voit des gouttes de rosée tomber sur les fleurs nouvelles. Nous gardions tous le silence: le bailli rompit le premier cette scène muette. Sous ce tertre, nous dit-il avec attendrissement, repose notre Emilie, notre enfant bien aimée: une chute qu'elle fit auprès de ce monticule, fut la cause

éloignée de sa mort. Elle avait six ans; j'obtins la permission de la faire enterrer ici : voilà la raison de l'émotion de sa mère. Notre douleur fut d'abord inconsolable; mais peu-à-peu elle se changea en un doux souvenir. L'ame innocente de notre chère fille habite un séjour plus heureux, tandis que sa dépouille mortelle, deposée parmi les fleurs, réveille sans cesse notre tendresse.

A peine le bailli eut-il achevé ces mots, que son épouse, avec un mouvement rapide, détacha trois roses du bosquet, et les offrit au baron, à son mari et à moi : j'étais très-touché. Ah ! dis-je à la jeune femme, je la garderai toujours, et même, lorsque le temps aura flétri ses couleurs, elle me rappelera le souvenir de la plus aimable et de la meilleure des mères; elle me fit une légère révérence, et bientôt nous nous éloignâmes du bosquet. La gaieté reprit en peu d'instant sa place dans les traits de la jeune femme, et lorsque nous fûmes près de

la maison, sa tristesse avait totalement disparu.

Enfin nous prîmes congé de ce couple heureux, et nous remontâmes à cheval pour revenir au château avant l'heure du dîner.

CHAPITRE XXI.

Le Chasseur.

Je marchois à côté du baron, en faisant réflexion sur la scène dont je venois d'être témoin. Le baron parla le premier : Ce bailli, me dit-il, est un homme bien estimable, et qui fait le bonheur de tout ce qui l'environne : il possède la femme la plus convenable à son caractère ; même douceur, même humanité, mêmes inclinations ; ils sont heureux l'un par l'autre, et dignes de l'être : c'est le couple le plus aimé du canton.

En causant ainsi, nous arrivâmes au château ; le dîner fut bientôt servi. Le chapelain, et un vieux gentilhomme du voisinage, ancien ami du baron, dînèrent avec nous : je remarquai sur-tout d'excellent poisson ; et le baron, en me servant un morceau de brochet, me fit ressouvenir qu'il me tenait sa

parole : il y avait aussi du gibier. Le vieux gentilhomme qui était un chasseur déterminé, nous enseigna longuement, à l'occasion d'un certain oiseau des montagnes, la manière de le chasser; et, après s'être étendu pendant une heure sur la chasse des oiseaux, il finit par nous entretenir de la grande chasse des animaux sauvages, et nous faire le dénombrement des loups, des ours et des renards qui étaient tombés sous son bras formidable. Un général d'armée, en faisant le récit de ses exploits, ne peut pas être plus content de lui-même, que l'était notre vieux gentilhomme : il songeait avec orgueil, disait-il, au nombre des bêtes nuisibles dont il avait purgé le canton; et ne croyez pas, ajouta-t-il, que cette guerre soit facile, ni dénuée de ruses et de stratagêmes. Les animaux connaissent très-bien leurs moyens de défense; et il m'est souvent arrivé de rencontrer tel ours, qui avait pour le moins autant d'intelligence que dix hommes. Je riais en moi-même de la modestie du bon gentilhomme,

qui ne s'attribuait que la dixième partie de l'esprit d'un ours.

Quand le vieux chasseur eut fini son discours, le dîner se trouva aussi à sa fin : on se leva de table, et le baron nous conduisit dans sa bibliothèque. Bientôt après, le vieux gentilhomme se retira pour aller, nous dit-il, examiner trois trappes à loups, qu'il avait nouvellement fait poser.

CHAPITRE XXII.

La Bibliothèque.

LORSQUE je me trouvai seul avec le baron et le chapelain, je me mis à examiner la bibliothèque : elle était arrangée sur des tablettes de chêne, dans une grande salle gothique voûtée, soutenue au milieu par une colonne, dont le chapiteau se terminait en jets d'arcs, qui se perdaient dans les pilastres des murs. Les hautes fenêtres avaient des vîtreaux colorés, qui jettaient sur tous les objets de la chambre des teintes bizarres et variées.

Le baron m'assura qu'elle contenait plus de quatre mille volumes. Le premier coup-d'œil que je portai sur elle, ne m'en donna pas une très-bonne opinion : d'énormes volumes *in-folio* étaient rangés en bataille sur

les tablettes inférieures ; l'esprit et la raison ne se revêtissent pas ordinairement de ces formes matérielles. Aussi, en approchant de plus près pour en lire les titres, que pouvais-je y voir, sinon des pères de l'église, des traités de théologie scholastique, des piles de jurisprudence et d'obscure métaphysique. Là s'étalait St.-Chrysostôme à côté de Raimond-Lulle, coëffé de son alambic ; le droit romain se trouvait auprès du droit canon ; et l'on y voyait vivre en paix sur la même tablette, le théologien qui veut aveugler les autres, et le métaphysicien qui s'aveugle lui-même ; le scholastique furieux était côte à côte avec le jurisconsulte paisible, et aucun philosophe ne venait troubler leur bonne intelligence. Les formats moindres ne contenaient pas de meilleurs livres ; les *in-quarto* consistaient en mauvaises histoires, et les *in-octavo* en vieux romans de chevalerie. L'examen de deux ou trois tablettes me suffit pour juger du reste.

Eh bien, me dit en souriant le chapelain, comment trouvez-vous cette bibliothèque? Si quelque turc, lui répondis-je, venait à passer par ce canton, et que semblable au farouche Omar, il réduisit en cendres ce gothique ramas d'absurdités, je crois que cette perte ne serait pas beaucoup à regretter. Je suis de votre avis, répondit le chapelain, et lorsque je considère au travers de combien de mensonges et de sottises nous sommes obligés de passer, pour arriver à une seule vérité, à une seule idée utile, je ne puis que gémir sur le sort de l'esprit humain; et je me demande alors, à quoi servent aujourd'hui tous ces volumes poudreux, qui ne peuvent nous apprendre qu'à déraisonner? Pour moi, continua le chapelain, je crois qu'avec deux ou trois cents volumes on pourrait se former une excellente bibliothèque; et dans mon opinion, les seules œuvres de Voltaire nous tiendraient lieu d'une quantité infinie d'autres ouvrages. Je pense comme vous, répondis-je au chapelain, et

votre opinion sur Voltaire honore beaucoup votre jugement. Ma foi, Messieurs, nous dit alors le baron, pour moi, je ne connais Voltaire que de nom; j'ai dans mon cabinet quelques volumes qui m'amusent quand je veux me distraire. Pour ce qui regarde cette bibliothèque, je la conserve telle que mes ancêtres me l'ont transmise, sans m'en servir et sans l'augmenter; et je vous avouerai franchement, que j'ai toute ma vie estimé très-peu l'étude. Un gentilhomme a bien autre chose à faire, qu'à mettre sans cesse le nez dans un livre: cela est bon pour des pedans, qui sont plus accoutumés à la plume qu'à l'épée, et pour les gens de votre robe, M. le chapelain, qui n'ont pas d'autre occupation. M. le baron, répondit le chapelain avec douceur, vous conviendrez pourtant qu'il serait à souhaiter pour le bien de l'État, que ceux qui prétendent être au-dessus des autres par la naissance, fussent au moins leurs égaux par le savoir; et que l'ignorance des choses les plus ordinaires, ne les mît pas tous les

jours à la discrétion de ceux qu'ils affectent de mépriser.

En discourant ainsi de matière et d'autre, nous quittâmas la bibliothèque, et le baron nous conduisit sur la terrasse du château, d'où la vue était immense, et où nous nous promenâmes jusqu'au coucher du soleil. Alors je souhaitai le bon soir au baron, et me retirai dons mon appartement, où j'eus encore ce soir-là le plaisir de souper avec le vénérable ecclésiastique, qui me donna souvent l'occasion d'admirer son excellent esprit, et sa raison cultivée par l'étude et la réflexion. Après le souper, le chapelain me quitta, et je m'occupai d'une lecture qui me tint éveillé plus long-temps qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE XXIII.

Le Spectre.

A MINUIT j'entendis un léger bruit devant ma porte. Je l'ouvris tout doucement, et je vis un homme d'une haute stature, vêtu de noir, et tenant une lampe allumée à la main, qui marchait dans le corridor. Frappé de cette apparition, je me rappelai le discours du chapelain; mais comme cette figure ne ressemblait pas à celle du baron, je restai quelques instans incertain si je la suivrais ou non; enfin, poussé par la curiosité, je me décidai à l'examiner de loin, sans faire de bruit, pour lever mes doutes.

Le fantôme traversa une longue file de corridors, passa au travers de plusieurs salles, et étant arrivé au bout d'une galerie, s'arrêta, tira une clef et ouvrit une porte, qu'il ne

referma point. Je m'y glissai après lui, sans être aperçu : ensuite il descendit un escalier tournant, et ouvrit une seconde porte qu'il laissa également ouverte. Derrière cette porte était un autre escalier très-profond, qui conduisait dans des galeries souterraines. Après avoir marché quelques minutes sous ces voûtes froides et humides, le fantôme arriva près d'une troisième porte, qu'il ouvrit, et dans laquelle il fallait se baisser pour entrer : alors je me trouvai dans la chapelle du château. Je me tenais toujours à une certaine distance, par la crainte d'être découvert.

Le fantôme traversa la chapelle, et étant arrivé sur le côté gauche du chœur, il ouvrit une grille de fer, et descendit dans un caveau, où conduisaient plusieurs degrés, et qui était éclairé par une lampe suspendue à la voûte : alors il éteignit sa lampe et la posa par terre. J'observais tout du haut de l'escalier où j'étais placé. Dans ce caveau se

trouvaient deux tombeaux de marbre blanc, en forme de cercueil, et posés l'un à côté de l'autre. La figure noire s'agenouilla près des tombeaux, et lorsqu'elle leva la tête, je reconnus le baron.

Après être resté un quart-d'heure en oraison au pied des cercueils, le baron se leva, et tirant un livre de son sein, le posa sur l'un des tombeaux, et l'ouvrit. Il s'assit sur la même tombe, et, appuyant la tête sur sa main gauche, il me parut absorbé dans la plus profonde méditation. Dans cette position, il me rappela ces statues mornes et tristes, qui pleurent sur les anciens monumens. La réverbération de la lampe, et les ombres qui l'entouraient, donnaient à sa figure une solemnité lugubre. Après avoir continué sa lecture pendant une demi-heure, il referma le livre, et fit deux fois le tour des cercueils; ensuite il se remit à genoux, et, joignant les deux mains, appuya sa tête sur l'une des tombes: il resta ainsi quelques

minutes, se leva, reprit sa lampe, et la raluma à celle qui éclairait le caveau. Comme je vis qu'il allait remonter, je me portai doucement sur les côtés de la chapelle, et quelques instans après, le baron monta, tenant sa lampe à la main. Il referma soigneusement la grille, et reprit le même chemin qu'il avait suivi en venant.

Je le suivis encore par derrière, mais lorsqu'il eut passé la petite porte qui donnait dans la chapelle, il la ferma sur moi, et en ôta la clef. Par ce moyen je me trouvai renfermé dans la chapelle, et plongé dans la plus profonde obscurité.

CHAPIERE XXIV.

La Chapelle.

Je m'avancais à tâtons, sans savoir où j'allais, lorsque j'aperçus derrière l'autel une petite lampe qui brûlait, et dont la faible lueur ne servait qu'à rendre l'obscurité plus effrayante. Je m'en saisis, et avec son secours, j'examinai la chapelle : c'était une église gothique, extrêmement élevée, et divisée en plusieurs petites chapelles grillées, contenant les tombeaux des ancêtres du baron : on les voyait sur leurs monumens, armés de casques et de cuirasses, et l'épée au côté. Autour de l'église étaient pendus de vieilles armures rouillées, et les écussons de la famille. Le plancher de marbre se trouvait couvert d'inscriptions qui rappellaient toutes les vanités féodales. Le silence qui régnait dans la chapelle, la faible lumière qui éclairait ces masses tristes et

gothiques, ces tombeaux, ces armures, ces colonnes élevées; l'écho de la voûte, qui prolongeait les moindres sons dans le sanctuaire profond du temple, l'heure avancée de la nuit, tout concourait à rendre ces lieux imposans, et l'ame était, malgré elle, saisie d'une sorte de terreur religieuse.

L'horloge sonna deux heures, et je craignais d'être forcé de passer toute la nuit dans la chapelle, par l'impossibilité de retrouver mon chemin, lorsque je vis du côté de la sacristie une porte s'ouvrir et une lumière paraître.

CHAPITRE XXV.

La rencontre.

Je cachai ma lampe, pour observer celui qui venait à moi. Un homme, portant une lanterne, s'avançait à pas lents. Lorsqu'il fut plus près de moi, je reconnus le chapelain. Au même instant il m'aperçut; et, s'arrêtant tout-à-coup : Qui vient ainsi troubler le silence des tombeaux, s'écria-t-il, et que cherchez-vous dans ces lieux ? Alors je découvris ma lampe, et, me faisant connaître, je l'appelai par son nom. Il vint à moi, et parut assez étonné de me trouver là, à cette heure de la nuit. Je lui racontai l'apparition singulière qui avait occasionné ma visite à la chapelle, et la manière dont je m'y étais trouvé renfermé. Ah! ah! répondit le chapelain en riant; il paraît que les revenans ne vous effraient guère. J'approuve votre cou-

rage qui vous a fait mépriser une crainte puérile, pour être témoin d'une scène digne de l'observation d'un voyageur sentimental. Je lui demandai à mon tour par quel hasard il se trouvait à une telle heure dans la chapelle. Comme je suis souvent sujet à l'insomnie, répondit le chapelain, j'ai pris l'habitude de me promener de temps en temps la nuit, soit dans le jardin, soit dans cette chapelle, où la vue de ces tombeaux réveille en moi beaucoup d'idées et de réflexions qui ne sont pas sans intérêt. Je m'accoutume à faire peu de cas du bonheur incertain de ce monde, lorsque je vois le terme inévitable où tout doit aboutir; et, loin d'être attristé par de telles méditations, j'en reviens au contraire plus satisfait de moi-même, avec la résolution d'employer cette courte vie à faire tout le bien qu'il m'est possible, et à jouir du présent, sans regretter le passé et sans craindre l'avenir.

En causant ainsi, le chapelain me conduisit par la sacristie au travers d'une cour

plantée de grands arbres, et, me faisant monter un escalier à gauche de cette cour, je me trouvai à la porte de ma chambre en très-peu de temps. J'en marquai mon étonnement au chapelain, attendu que le chemin qu'avait suivi le baron, me paraissait d'une plus grande longueur. La cause en est fort simple, me répondit le chapelain ; lorsque M. le baron va dans la chapelle, il prend un chemin détourné, et passe par des portes dont lui seul a la clef, afin de n'être pas observé par les gens du château. En finissant ces mots, l'honnête ecclésiastique me souhaita un bon reste de nuit, et se retira dans sa chambre par le même chemin où il m'avait reconduit.

CHAPITRE XXVI.

Le Ménétrier.

Après avoir passé quatre jours au château du baron, je songeai à finir mon voyage, en retournant à Genève. Tout étant préparé pour mon départ, le cinquième jour au matin je fis seller les chevaux, et je pris congé de mes hôtes. Le baron me conduisit jusqu'au pied du grand escalier du château, et me dit, en m'embrassant avec les démonstrations d'une véritable amitié, qu'il me souhaitait un heureux retour. Le vénérable ecclésiastique m'embrassa de même, et, après m'avoir aidé à monter sur mon cheval, il me pria instamment de lui donner de mes nouvelles, dès que je serais arrivé à Paris. Je le lui promis, et nous nous préparâmes à partir. Le baron et le chapelain se tinrent sur l'escalier, jusqu'à ce que nous fûmes prêts à

quitter la cour du château; et, lorsque nous eûmes franchi la grande porte, ils nous saluaient encore de la main.

Bientôt nous perdîmes la vue du château, et nous nous engageâmes dans les rochers. La route que nous prenions était extrêmement agréable à cette heure du jour; des vallons fertiles s'offraient de tous côtés à nos regards entre les monts élevés où nous nous trouvions. La verdure la plus riante décorait la croupe des montagnes; et les rayons du soleil, réfléchis par la rosée qui couvrait les feuilles des arbrisseaux et des plantes, leur donnaient les couleurs brillantes de l'iris. D'innombrables oiseaux faisaient entendre leur ramage sur les arbres, et la sérénité du ciel nous présageait un très-beau temps pour le reste de la journée.

A quelques lieues du château, dans un endroit où le chemin commençait à descendre, nous vîmes un homme qui marchait

à pied devant nous, et qui portait un violon sous le bras. Lorsque nous arrivâmes plus près de lui, il nous salua en ôtant son chapeau, et commença à jouer des airs fort gais sur son violon. Je lui demandai s'il avait beaucoup de chemin à faire. Non, monsieur, répondit le ménétrier, il ne me reste guère qu'une lieue pour arriver au village, où je suis attendu avec plusieurs de mes confrères. Il y a donc quelque fête dans ce village? Oh oui! monsieur, dit-il; nous avons la fille de Gros-Jean, le riche laboureur, qui se marie: on a fait avertir tous les musiciens de six lieues à la ronde; il y aura grand repas et bonne danse; et, malgré cela, je connais des gens qui ne seront pas contens aujourd'hui. Puisqu'il vous reste encore une lieue à faire, dis-je au ménétrier, montez en croupe derrière mon domestique; nous entrerons ensemble au village, car je suis curieux d'assister à la noce dont vous me parlez.

Quand le ménétrier se fut mis en place, je considérai sa figure. Elle paraissait plaisante et joyeuse, comme celle des gens de son métier ; et son nez, couleur de rubis, prouvait assez qu'il n'était pas ennemi du vin. Chemin faisant, j'adressai la parole au musicien : Mon ami, lui dis-je, expliquez-moi pourquoi certaines gens ne seront pas contens aujourd'hui ? Volontiers, monsieur, répondit le joueur de violon. La fille de Gros-Jean, qui se nomme Marguerite, avait, il y a quelques années, pour amant, Jean-Louis, le fils du maître d'école. Jean-Louis, ayant eu querelle avec Guillaume, le menuisier du village, qui recherchait aussi Marguerite, s'attira une mauvaise affaire qui l'obligea de quitter le pays. Il vint en France, où il se fit soldat.

Guillaume, débarrassé de ce rival, s'insinua si bien dans l'esprit du père de Marguerite, qu'il obtint son consentement : la fille, n'entendant plus parler de Jean-Louis, crut que

celui-ci ne pensait plus à elle, et, pour s'en venger, elle promit d'épouser Guillaume. On dressa un contrat en forme ; et, tout étant arrangé pour la noce, voilà-t-il pas Jean-Louis qui revient avec son congé ! Il se désespéra, lorsqu'il apprit ce qui se passait ; mais il revint trop tard. Pour Marguerite, elle fut bientôt consolée, en voyant son ancien amant tout défiguré par une grande balafre au travers du visage, qui le rendait méconnaissable. On dit que Jean-Louis a pris son parti, et qu'il se console aussi de son côté : mais je ne crois pas qu'il se montre à la noce, car il pourrait bien en résulter quelque malheur.

Quand le ménétrier eut fini l'histoire de Jean-Louis et de Marguerite, je lui demandai si son métier lui rapportait quelque argent. Oh ! pour cela, monsieur, répondit-il, j'ai, dieu merci, de quoi vivre. Nous autres joueurs d'instrumens, nous n'avons pas de grands soucis pour l'avenir, et nous vivons

au jour la journée ; car la Providence a soin de ceux qui, bien loin d'être nuisibles à leur prochain, ne cherchent au contraire qu'à l'égayer.

En discourant ainsi, nous arrivâmes au village, situé sur le penchant d'un coteau qui dominait un vallon assez étendu. Avant que d'y entrer, je disposai notre cavalcade dans un certain ordre, afin de nous présenter en cérémonie à la maison du père de la future.

CHAPITRE XXVII.

La Noce.

Mon domestique marchait à la tête, tenant la bride de son cheval, sur lequel était monté le ménétrier, jouant de son violon. Je venais ensuite, et après moi, le paysan conducteur, armé de sa carabine. Bientôt les enfans du village, attirés par la musique, nous entourèrent, et nous escortèrent en dansant et en sautant, jusqu'à la maison où se devait faire la noce. Gros-Jean vint au-devant de nous, et lorsque nous eûmes mis pied à terre, il nous conduisit dans une grande cour, où tout était préparé pour la fête. Beaucoup de paysans et de paysannes des environs s'y trouvaient déjà réunis, et attendaient le jeune couple qui devait revenir de l'église. Ils avaient leurs habits des dimanches, et une gaieté rustique et bruyante regnait dans

l'assemblée. Les tables étaient dressées dans la cour, et le père de la mariée allait et venait par-tout, en se donnant de grands mouvemens pour voir si rien ne manquait. Gros-Jean portait très-bien son nom; il avait un air jovial qui inspirait la gaieté, une stature au-dessus de l'ordinaire, et une corpulence excessive.

Le son des instrumens annonça l'arrivée des époux: la nouvelle mariée, précédée des musiciens, marchait entourée de ses parens. Marguerite, dans ses plus beaux atours, montrait une coquetterie recherchée, sous la figure d'une paysanne brune et vigoureuse. Guillaume venait ensuite, escorté des braves du village: il ressemblait à un vainqueur fier de sa conquête, et une plume rouge qui flottait parmi les rubans de son chapeau, lui donnait un air martial.

L'orchestre fut placé sur une demi-douzaine de tonneaux couverts de planches; et

le ménétrier dirigeait la musique, composée de six violons, d'une vielle, d'un tambour et d'une cornemuse, jouée par un petit bossu. Bientôt l'on se mit à table : l'abondance des viandes et des liqueurs de toute espèce me rappelait les noces de Gamache, tant regrettées par le bon Sancho. La musique se fit entendre durant le dîner, et lorsqu'il allait finir, le curé de la paroisse vint prendre part à la fête de ces bonnes gens.

Aussitôt que l'ecclésiastique se montra dans la cour, le bruit des instrumens cessa, et les convives se levèrent par respect. Le curé entra, en saluant affectueusement toute l'assemblée : il les pria de ne faire aucune attention à lui, et jettant un coup-d'œil sur les assistans, il vint s'asseoir à côté de moi, en s'inclinant avec politesse. Cet homme d'église, maigre et pâle, avait, quoique fort laid, quelque chose de prévenant dans la figure ; et le respect qu'on lui témoignait, mêlé au plaisir de le voir, indiquait assez

qu'il était aimé de ses paroissiens. Monsieur, me dit le curé, j'ai appris que vous veniez d'arriver dans notre village, et comme je suppose que vous n'avez pas beaucoup de connaissances dans ce canton, je prends la liberté de vous offrir mes services, et de vous prier d'accepter ma maison pour demeure, tout le temps que vous comptez rester parmi nous. Je remerciai le curé de son honnêteté, et en acceptant ses offres, je lui racontai le hasard qui m'avait conduit dans son village. J'espère, ajouta le curé, que vous ne nous quitterez pas avant d'avoir vu le conseiller D***, bailli du canton, dont la maison de campagne n'est qu'à une portée de fusil du village : c'est un homme très-savant, et aussi aimable qu'instruit. Il se fait un vrai plaisir de bien recevoir les étrangers, et de leur montrer sa bibliothèque et son cabinet d'histoire naturelle, qui est considérable : si vous voulez, nous lui ferons une visite demain, après le déjeûner, et j'ose vous répondre que vous ne regretterez pas ce petit voyage. Si le bailli

est en effet tel que vous le décrivez, répondis-je, au curé, je serai charmé de faire sa connaissance.

Cependant le dîner étant fini, on ôta les tables, et l'on s'arrangea pour danser. Tout se passa dans le meilleur ordre, et Jean-Louis ne réalisa pas les craintes du ménétrier. La nuit commençant à s'approcher, je pris congé du père et des époux, et je suivis le curé à sa maison. Nous causâmes pendant une heure ou deux, après quoi je souhaitai le bon soir au pasteur, pour me rendre dans la chambre qu'il m'avait fait préparer.

CHAPITRE XXVIII.

Le Conseiller.

Le lendemain au matin je suivis le curé chez le conseiller D***: nous le trouvâmes dans son jardin, occupé à bêcher une pièce de terre. Dès qu'il nous aperçut, il jeta la bêche, et nous aborda d'un air affable et riant. Vous me voyez labourant mon jardin, nous dit le conseiller; c'est un exercice que je prends tous les jours, lorsque le temps me le permet. Cincinnatus en faisait de même, répondit le curé, en s'inclinant, et n'en était que plus propre aux affaires de l'état. Trève de comparaisons, monsieur le curé, répartit le conseiller d'un ton railleur; il y a autant de différence entre un consul de Rome et un bailli suisse, qu'entre un curé de village et le vicaire de notre seigneur. En parlant ainsi,

le conseiller nous fit remarquer plusieurs beaux quarrés de légumes, une serre chaude, remplie de plantes exotiques, et des espaliers garnis de fruits excellens. Ensuite il nous conduisit dans sa maison, qui était grande, belle, et ornée avec beaucoup de goût.

Le conseiller avait près de quatre-vingts ans; une excellente santé lui donnait encore de l'activité, malgré son grand âge; sa taille était assez petite; sa figure, maigre et ridée, mais vive et spirituelle, et quelque chose de singulièrement bon et humain, paraissait répandu dans toute sa personne: son caractère était franc, et ennemi des cérémonies; et, quoique naturellement porté à la raillerie, comme j'eus l'occasion de le remarquer, il savait néanmoins se modérer à propos. Il nous fit entrer dans une galerie, qui contenait son cabinet d'histoire naturelle et d'antiques: Messieurs, nous dit-il, je vous demande la permission d'aller m'habiller; je vous laisse ici avec assez d'occupation pour chasser

l'ennui pendant une demi-heure. Quand le conseiller nous eut laissé seuls, nous commençâmes à examiner les objets d'histoire naturelle renfermés dans des armoires vîtrées. La collection me parut très-considérable en oiseaux du pays. Une suite d'insectes se faisait distinguer dans l'une des armoires ; ils étaient classés par ordre, et d'une conservation parfaite. Le règne minéral offrait également des morceaux curieux. La manière dont toutes ces parties se trouvaient arrangées, indiquait dans le possesseur un naturaliste profond et exercé. Les antiques fournissaient aussi des pièces précieuses, et le médailler renfermait des monnaies singulières de différentes nations.

La bibliothèque communiquait à la galerie par un petit salon décoré de l'Apollon du Belvéder et de la Vénus de Médicis. A l'entrée de la bibliothèque était placée contre le mur, une petite armoire de bois des Indes, ornée de bronzes dorés, et posée sur quatre

pieds élevés : le curé me la fit observer. Cette armoire, me dit-il en souriant, renferme, dans l'idée du possesseur, une des pièces les plus rares de son cabinet; mais il la montre à peu de personnes, et j'ignore s'il a pris de vous une assez bonne opinion, pour vous croire digne de cet honneur. Vous excitez vivement ma curiosité, répondis-je au curé; mais j'espère que le conseiller ne me cachera aucun des objets remarquables de sa collection. Le conseiller est physionomiste, reprit l'ecclésiastique, et son amitié dépend quelquefois de la première impression : nous entrâmes alors dans la bibliothèque. Bientôt M. D*** vint nous rejoindre. Comme il attendait une nombreuse société, il avait fait de grands frais de toilette : il était coiffé d'une énorme perruque de magistrat, qui ne ressemblait pas mal à un vieux gazon poudré de neige. Son habit de velours rouge à grands ramages, sa longue veste et sa culotte de même, lui donnaient l'air du siècle passé. Il avait

des bas de soie rouge, à coins d'or, roulés au-dessus du genou, et des souliers quarrés attachés avec de petites boucles d'or.

Dans cet accoutrement le conseiller s'avança vers nous. Eh bien, monsieur, dit-il, en s'adressant à moi, avez-vous trouvé dans cette collection quelque chose qui mérite votre attention ? Quant à M. le curé, comme nous sommes d'anciennes connaissances, rien n'est ici nouveau pour lui. M. le conseiller, répondit alors le curé, monsieur est très-satisfait de ce qu'il voit. Cependant, s'il ne craignait d'être indiscret, il vous prierait de lui ouvrir cette petite armoire. Ho ! ho ! dit le conseiller, vous voulez voir mon trésor, la pièce la plus singulière de mon cabinet. Il faut donc vous satisfaire. En prononçant ces mots, le bailli fouillait dans la poche de son habit. J'en cherche la clef, nous dit-il, je crois l'avoir laissée dans mon secrétaire ; je vais la chercher. Quelques instans après,

il revint, tenant une petite clef à la main. Je l'ai trouvée, s'écria le conseiller, en nous montrant de loin la clef : la voici.

CHAPITRE XXIX.

Le Trésor.

Le conseiller s'avança vers l'armoire d'un pas grave : je le suivais par derrière avec le curé ; il mit la clef dans la serrure, et s'arrêtant un instant, il se retourna vers nous. Je crus voir dans sa figure quelque chose d'imposant. Enfin il ouvrit les deux battans de l'armoire, et se retira un peu de côté. Le seul objet que je vis alors sur une tablette, était une vieille paire de sabots toute usée, posée sur un plat d'argent. L'étonnement me rendait muet : le conseiller prit les sabots de la main droite, et nous les montrant : Voilà, dit-il, ce meuble si précieux, et que j'estime plus que le reste de mon cabinet. C'est avec ces sabots que je suis entré pour la première fois dans le canton : né d'un pauvre paysan des montagnes, le sort semblait me destiner

à l'état de mes pères. A l'âge de douze ans, rebuté par un travail continuel, et poussé par le desir de connaître le monde, j'abandonnai la chaumière paternelle. Je parcourus divers cantons, souvent sans asyle, et manquant du nécessaire. Le hasard me fit rencontrer un maître d'école, qui me trouvant des dispositions, m'apprit à lire et à écrire, et c'est à lui que je dois ma fortune : il habitait dans ce canton. A seize ans je devins commis chez un riche négociant, qui m'envoya par la suite dans les pays étrangers, pour le commerce. A mon retour, il m'associa à son négoce, et me donna sa fille en mariage. Ma fortune s'augmentant tous les jours peu-à-peu, j'étendis mes relations, et j'eus le bonheur de rendre quelques services à ma patrie auprès d'une cour étrangère. Je remplis ensuite différentes fonctions publiques dans ce canton, où j'avais établi ma demeure, et je parvins enfin à la place que j'occupe depuis trente ans. J'ai conservé précieusement mes sabots ; ils me sont plus utiles que l'esclave

de Philippe, car ils me rappelent l'état de misère et de dépendance où j'étais en les portant. Chaque jour je leur rends visite, et lorsqu'un mouvement d'orgueil veut s'élever dans mon ame, je pense à mes sabots, et je me remets à ma véritable place. Une partie de mes revenus est consacrée au soulagement des malheureux de la classe où je suis né; car cette humble chaussure me fait ressouvenir de la pauvreté que j'ai moi-même éprouvée : ainsi vous voyez que mes sabots me sont très-utiles, puisqu'ils me font rentrer dans ces sentimens naturels, dont la richesse et les honneurs ne servent que trop souvent à nous écarter.

En achevant ce discours, le conseiller remit les sabots sur le plat d'argent; il referma l'armoire, et m'adressant la parole d'un air plus riant : Eh bien, monsieur, dit-il, j'espère que votre curiosité est satisfaite, et que vous partagez maintenant mon opinion sur le prix du meuble que renferme cette

armoire. Je marquai mon respect au conseiller par une profonde inclination. J'admire, lui répondis-je, la noblesse des sentimens qui vous mettent au-dessus du vain préjugé de la naissance : je connais des pays où de pareils témoins d'un état précédent, seraient aujourd'hui bien nécessaire; mais au lieu de les garder comme vous faites, on voudrait en effacer jusqu'au souvenir.

Le temps s'écoulant en semblables discours, le conseiller nous conduisit à l'appartement de sa femme, où plusieurs des principaux habitans des environs s'étaient rassemblés en attendant le dîner. Il me présenta à la société, et après le repas, on se promena dans le jardin. Vers le soir je pris congé du conseiller, et je revins au village accompagné du curé.

CHAPITRE XXX.

Eléonore.

En quittant le village, après m'y être encore arrêté un jour, je dirigeai ma course vers Taninge, où je comptais rester quelques heures pour remettre une lettre de madame de B***, de Genève, à une dame de ses amies qui demeurait dans cet endroit. Éléonore de V***, me dit madame de B***, est une jeune personne dont la vie entière n'est qu'un tissu *d'évènemens* tristes et singuliers. Née avec une extrême sensibilité, elle a éprouvé tous les tourmens d'une passion malheureuse; trompée dans ses plus douces espérances, elle a renoncé pour toujours au mariage, et sa fortune lui donnant la facilité de cultiver des talens agréables, elle en embelli sa solitude, et consacre son temps à la musique, à la lecture et à la pro-

menade. Je ne vous cacherai point, ajouta madame de B*** avec un soupir, que l'excès de ses peines a dérangé sa raison; mais ce malheur même la rend encore plus intéressante; c'est le délire d'une ame aimante et noble, blessée dans ses affections les plus chères.

Après deux jours de marche, j'arrivai à Taninge : je m'y reposai quelques instans, et laissant mes chevaux à l'auberge, je fus à pied à la maison de mademoiselle de V***.

Sa femme-de-chambre me dit qu'elle était au jardin. Si vous voulez, dit-elle, j'irai l'avertir qu'un étranger demande à la voir. Non, répondis-je, je veux aller moi-même à sa rencontre, enseignez-moi seulement le chemin : la femme-de-chambre me conduisit dans le jardin. Je crois que vous la trouverez vers cette allée, dit-elle, en me la montrant de la main; c'est là que ma pauvre maîtresse se promène ordinairement : à ces mots elle me quitta. Je m'avançai dans l'allée, et je

vis Éléonore, assise sur un banc, et tenant un livre à la main : comme sa lecture occupait toute son attention, elle ne m'aperçut point. Je m'arrêtai pour la regarder : elle était dans un négligé du matin, propre et élégant, ses beaux cheveux châtains noués sur sa tête avec un ruban bleu : elle n'avait guères plus de vingt-cinq ans. Une mélancolie douce répandue dans ses traits, donnait à sa physionomie plus de charmes que sa beauté même, et l'on ne pouvait s'empêcher en la voyant, d'éprouver un tendre intérêt, mêlé de respect et de compassion.

Elle plia un feuillet dans son livre, et portant ses regards de mon côté, elle fut surprise de me voir. Je fis quelques pas vers elle, et m'inclinant profondément, je lui présentai la lettre : elle se leva pour la recevoir. Ah! dit-elle, en jetant un coup-d'œil sur l'adresse, je reconnais l'écriture de ma meilleure amie; qu'elle a de bonté de se souvenir encore de moi! Alors elle baisa la lettre, et la mit dans

son sein : je la lirai, dit-elle, quand je serai seule. Lorsqu'elle cessa de parler, je lui offris mon bras, qu'elle accepta d'un air nonchalant et distrait, et nous commençâmes à remonter l'allée d'un pas lent : nous gardions le silence. Enfin je le rompis le premier. Je crains, madame, d'avoir interrompu votre lecture, lui dis-je. Oh non, répondit Éleonore ; je lisais Grandisson. Tenez, reprit-elle, voici le passage qui m'occupait : elle me montra le livre à l'endroit qu'elle avait plié. Infortunée Clémentine, dit-elle, en penchant la tête d'un air touché, que je te plains ! Je la plains comme vous, répondis-je, en lui rendant le volume, car je n'ignore pas que les peines du cœur sont les plus cruelles de toutes. Éléonore me fixa avec étonnement : Quoi, dit-elle, vous êtes attendri ? que je suis donc heureuse d'avoir aujourd'hui ma raison, puisqu'elle sert à me faire connaître que vous me plaignez ; car je croyais que les hommes étaient tous insensibles et sans pitié. Ah, lui dis-je, malheur au barbare

qui a pu inspirer une semblable pensée à l'aimable Éléonore ! Je ne pus lui cacher mon émotion, et je me détournai pour verser quelques larmes. Éléonore me tendit une main que je pressai de mes lèvres. Une altération marquée se fit sentir dans ses traits, et ses yeux se fixèrent sur différens objets d'une manière égarée. Elle reprit mon bras, et lorsque je la conduisis vers la maison, je m'aperçus que son pouls était très-agité.

Nous entrâmes dans le salon de musique. Éléonore s'assit dans un fauteuil, et je pris ma place vis-à-vis d'elle, auprès du clavecin : elle ne parlait pas, mais elle soupirait par intervale, en tenant les yeux attachés à la terre. Pour la tirer de cette rêverie, je mis la main sur le clavier, et je touchai quelques notes. Ah ! dit-elle, c'est l'air de Nina, je le connais bien : alors elle se leva, s'approcha d'une table, et, cherchant parmi des papiers de musique, elle trouva la romance de Nina, qu'elle posa sur le pupitre ; et se mettant au

clavecin, elle commença à chanter d'une voix douce et mélodieuse. Lorsqu'elle eut fini le morceau de musique, son ame me parut plus tranquille. Je lui demandai si elle avait quelques ordres à me donner pour Genève : j'y serai bientôt rendu, lui dis-je, et je regrette beaucoup de ne pouvoir m'arrêter plus long-temps à Taninge, qui me rappelera toute ma vie le souvenir d'Éléonore. Je ne vous oublierai jamais non plus, me dit-elle, et je penserai souvent que vous avez eu de la compassion pour moi. Je pars, madame, en faisant des vœux sincères pour votre bonheur : puissiez-vous être heureuse ! mais la terre n'est pas digne de vous posséder : aussi n'est-ce pas de la terre que j'attends ma félicité, répondit la triste Éléonore : enfin je lui fis mes adieux. Éléonore me conduisit jusqu'à l'escalier, et lorsque je la saluai pour la dernière fois, elle me souhaita un heureux voyage, avec cet air de bonté qui exprimait si bien les sentimens de son ame.

Je sortis de sa maison, l'esprit plein d'idées mélancoliques. Je quittai Taninge le jour même; et quoique les beautés variées de la nature, parvinssent quelquefois à me distraire, l'image d'Éléonore se présentait sans cesse à mon imagination. Tantôt, je la voyais assise sur le banc, son livre à la main, tantôt je croyais entendre sa voix harmonieuse et plaintive, dans la romance de Nina. Les sites les plus rians m'environnaient de toutes parts, mais Éléonore venait s'offrir dans le fond du tableau, et je m'abandonnais à la tristesse.

Enfin, après une marche assez pénible, nous arrivâmes à Genève sans accident. Je congédiai mon conducteur, et je fus loger dans la maison de M. de B***, qui me reçut à bras ouverts, et où je trouvai le professeur P***, qui n'était pas encore revenu de la frayeur que je lui avais causée sur le rocher. Le récit de mon voyage amusa pendant plusieurs jours l'aimable famille de

M. de B***, que je ne quittai qu'avec le plus grand regret, après avoir passé avec eux quinze jours des plus agréables de ma vie.

CONCLUSION.

Si les détails de ce petit voyage ont su plaire à quelques lecteurs, c'est plutôt aux sujets qu'il contient, qu'à la manière dont ils sont traités, que l'auteur attribue ce succès. Depuis son retour, il a reçu divers renseignemens sur le sort qu'ont éprouvé par la suite les personnes dont il parle dans cet ouvrage. Il croit donc ne pouvoir mieux conclure cette narration, qu'en offrant aux lecteurs qui ont donné quelque intérêt à son récit, le tableau rapproché de la situation actuelle de ceux qui ont partagé leur attention.

Le vieux tambour, après avoir perdu une jambe au service de sa patrie, jouit d'une retraite honorable et aisée dans le village qui l'a vu naître. L'aimable Emilie est heureuse avec un époux qu'elle aime, et dont elle est adorée. Le paysan des montagnes,

avec une santé vigoureuse, dans un âge très-avancé, vit content sur son rocher, au milieu de ses enfans et des enfans de ses enfans. Le professeur, toujours également apathique, occupe une chaire de physique expérimentale, et égaie ses amis, au récit des dangers qu'il a courus sur les Alpes. Le bon solitaire a rendu son ame à Dieu, et trouve maintenant dans l'autre monde un bonheur qui lui était refusé dans celui-ci. Le baron, plus entiché que jamais de sa noblesse, vit constamment retiré dans son vieux château. Le conseiller a fini sa longue carrière, en emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu. La tendre Eléonore a retrouvé l'usage de sa raison, par les soins d'un habile médecin qu'elle a rendu le plus heureux des hommes, en lui donnant son cœur et sa fortune. Le bailli et sa femme, ce couple vertueux et uni, toujours aimés et respectés de leurs voisins, ont augmenté leur petite famille d'une fille qui promet de remplacer celle qu'ils ont perdue; et le

vénérable chapelain a obtenu la cure de sa paroisse, où il passe sa vie à consoler les malheureux, et à édifier son troupeau par l'exemple de ses vertus et la bonté de son cœur.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Au Lecteur.

Epitre dédicatoire.

Chapitre premier. Le vieux Tambour, page 1

Chap. II. Genève, 6

Chap. III. Le Paysan des montagnes, 10

Chap. IV. Le Souper, 16

Chap. V. Portrait du Professeur, 20

Chap. VI. Les Alpes, 24

Chap. VII. Le Mont-Maudit, 28

Chap. VIII. L'Hermite, 32

Chap. IX. Le lever du Soleil, 37

Chap. X. L'Orage, 41

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0141

CHAP. XI. Départ du Mont-Blanc, page 44
CHAP. XII. La Bénédiction, 46
CHAP. XIII. Le Mendiant, 49
CHAP. XIV. Le Barbet, 52
CHAP. XV. Le Château, 55
CHAP. XVI. La Vieille, 59
CHAP. XVII. Le Baron, 61
CHAP. XVIII. Le Chapelain, 64
CHAP. XIX. La Promenade, 69
CHAP. XX. La Rose, 73
CHAP. XXI. Le Chasseur, 76
CHAP. XXII. La Bibliothèque, 79
CHAP. XXIII. Le Spectre, 84
CHAP. XXIV. La Chapelle, 88
CHAP. XXV. La Rencontre, 90
CHAP. XXVI. Le Ménétrier, 93
CHAP. XXVII. La Noce, 99
CHAP. XXVIII. Le Conseiller, 104

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0142

CHAP. XXIX. Le Trésor, page 110
CHAP. XXX. Éléonore, 114
CONCLUSION, 122

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de DENTU, rue de Rohan, N.° 438.

S 1

113737

HB 113737

X 255 1171

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0145

VOYAGE
SENTIMENTAL
EN SUISSE;

PAR C. HWASS, FILS.

« L'homme doit commencer par observer ses « semblables, et puis il observe les choses, s'il en « a le temps ».

J. J. ROUSSEAU.

A PARIS,

Chez DENTU, Imprimeur-Libraire,
Palais-Égalité, n.° 240.

AN VII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-28980/fragment/page=0147